

*Au général Robert GIRARD
A sa mémoire*

INDOCHINE :**UN GRAND MYTHE DE L'UNIVERSALITE FRANCAISE**

Une notion-clef de l'Exception française : Indochine. / L'Espace du mythe. / Un mythe structurant de l'Orientalisme français. / Le – ou un, grand mythe de l'universalité française. / Conclusion.

[Le texte que nous vous présentons reprend pour l'essentiel notre intervention, lors de l'Ouverture de la Conférence de Dinan du 28 juin 2002 et nous avons souhaité maintenir, dans cet esprit, l'oralité de l'expression. Toutefois, dans le prolongement de notre réflexion sur cette thématique, nous l'avons développée dans le sens d'une démarche proche d'une étude universitaire, et nourrie plus concrètement du corpus dit des « trois littératures » que nous avons établi et annoncé. Enfin, pour faciliter la lecture de cet écrit, nous avons simplifié tout le lourd et habituel appareillage critique, renvoyant le lecteur à un « Essentiel bibliographique » désignant les sources – assorties éventuellement de commentaires, au fur et à mesure de leur apparition dans le corps du texte.]

Mesdames, Messieurs,

Je voudrais en termes simples, pour ouvrir cette conférence consacrée aux pays de l'Indochine – Cambodge, Laos, Vietnam – poser la problématique suivante :

Et si l'Indochine, notion coloniale française officialisée en 1909, l'Indochine maintes fois assimilée, dans les milieux littéraires et par l'imposante littérature (1) dont elle a fait et continue de faire l'objet, à *un Rêve d'Asie* (2), d'une Asie perdue mais qui ne passe pas, qui voyage continuellement dans nos esprits jusqu'à l'obsession d'Indochine, à l'Inconscient d'Extrême-orient, au sens d'un archétype Jungien ! (3) ; Et si cette *France d'Asie* était devenue, mieux : s'était métamorphosée en un grand mythe ! Mythe qui renverrait à la représentation que se font les Français de leur universalité, autrement dit, de leur rayonnement dans le monde (4).

Je me propose d'y répondre tout aussi simplement, et sur la base des trois mots-clés de notre proposition : Indochine, Mythe, Universalité.

Indochine d'abord parce qu'il nous a paru logique d'établir l'objet du mythe pour mieux identifier celui-ci et nous avons dégagé... une géographie, un espace géoclimatique, une terre de dense végétation, peuplée d'espèces vivantes dont les hommes, en somme des paysages, peut être un paysage d'ensemble. En second lieu : le mythe ou la représentation que se sont faite les Français de leur « terre d'Asie » ou de leur « domaine colonial » terriblement **exotique** du fait de son éloignement : l'Asie ou l'autre monde ! Avant de se fixer – mais à partir de quand ?, ce mythe a évolué parallèlement à la colonisation sur le thème presque idéal de « Possession », du « domaine possédé » dont on sera dépossédé. Il ne peut s'agir de n'importe quelle idée ou image, mais de ce que les anthropologues désignent, Marcel Mauss le premier (5), de « mythe structurant » ; ce qu'André

Malraux, dans les années 30 du 20^{ème} siècle, qualifiait de « mythe cohérent », de ce que nous-même nommons « grand mythe », sans toutefois aller jusqu'à parler « du » grand mythe de l'universalité française. Enfin, quel que soit l'adjectif retenu, ce mythe ne peut se comprendre – et se fixer, qu'adossé à l'idée que la **France républicaine** s'est faite de sa vocation d'universalité, ce qui en clair, renvoie Indochine au concept éminemment français de son « exception ».

INDOCHINE : L'ESPACE

Le terme qu'il siée aujourd'hui d'employer, « *Political correctness* » oblige, est « Péninsule indochinoise » qu'il convient de qualifier d' « orientale » et nous retrouvons l'ensemble indochinois français : Cambodge, Laos, Vietnam. Mais qui dit « orientale » implique une « occidentale » : Birmanie, Thaïlande, Malaysia, et les deux additionnées, nous obtenons « Péninsule indochinoise continentale » ; ce qui laisse entendre l'existence d'une insularité englobant, effectivement, ces îles-pays que sont les Philippines, l'Indonésie, Bornéo, Brunei, Singapour. Cet ensemble de millions de kilomètres carrés, de centaines de millions d'habitants, pénétré ou flanqué au Sud et au Nord de deux immenses océans : l'Indien et le Pacifique et entre les deux, la fabuleuse Mer de Chine orientale, cette « Méditerranée d'Asie », ce vaste monde donc constitue officiellement l'Asie du Sud-Est (6). Ou autrement : le Sud-est asiatique.

Un outil conceptuel

Il est recommandé de marquer avec soin les Majuscules, de bien tracer les traits d'union tant les états qui composent cette Asie du Sud-Est entendent aujourd'hui mettre l'accent sur ce qui les unit plus que sur ce qui les a divisés (7). Les forces centripètes l'ayant emporté sur les forces centrifuges, la querelle du vocabulaire si elle s'estompe, n'en est pas achevée pour autant. Car l'adjectif « française » étant définitivement éliminé, reste l'Indochine. Subrepticement, insensiblement, honteusement presque, le mot forgé par le géographe universaliste franco-danois Malte-Brun (8), Indo-Chine refait surface. Plus qu'un mot commode, c'est un concept, de surcroît un concept pertinent. Qui traduit aussi bien que « Asie du Sud-Est » dont l'unique référent – le plus petit commun dénominateur, est d'ordre géographique, la situation physique et climatique des pays de la zone ; qui stipule l'existence d'un **troisième monde** (9) entre les civilisations de l'Inde et de la Chine, entre l'hindouisme et le confucianisme ; qui fait apparaître la réalité d'un « Entre-deux » mondes au sein duquel sont confrontés à **une forte et permanente altérité**, peuples indianisés et peuples confucéens ; c'est également l'opposition du sanskrit à l'idéogramme ; c'est enfin et surtout, ce fonds commun, ce **substrat** de cet *autre-monde*, antérieur à la venue des Chinois et des Indiens, que partagent les Indochinois ou les Sudestasiens : hommes et femmes des grandes migrations austro-asiatiques ou malayo-polynésiennes [ces fameux Proto-Indochinois !] et ce, dans des temps fort reculés de l'histoire humaine. Dès le Paléolithique ? Certainement au Néolithique.

Un espace investi

La France aurait-elle marqué d'un mot sa présence politique en Asie ? La question mérite d'être posée tant l'Indochine, pour de multiples raisons dont la

politique, colle à la mémoire des Français, et dans tous les cas, c'est assurément sous ce vocable que les historiens datent la durée de son histoire coloniale (1859-1956) en Asie, sur ce qu'il est convenu d'appeler le versant extrême-oriental de son Empire. L'espace investi, conquis, possédé, transformé sera « franco-indochinois », le temps d'un siècle, au cours duquel, dans ses commencements, la France républicaine entend « civiliser » les populations que sa puissance subjugue et qu'elle juge, selon les terminologies religieuses ou laïques, de « barbares », « sauvages », « incroyants ou païens », « primitifs », « animistes » etc.

Les deux littératures

La République française par ses gouvernorats d'Indochine apprendra vite à ses dépens qu'il lui faut également civiliser des civilisés.

Là est toute l'ambiguïté voire l'ambivalence de son projet civilisationnel. Tel est le premier point de notre argumentation, de notre effort à questionner ce qui a été écrit et dit, moins en rapport avec ce qui a été fait, nous n'entendons nullement réécrire l'histoire de la France coloniale en Indochine, qu'en étroite et complexe imbrication entre contenu et contenant, signifiant et signifié de l'ensemble de sa littérature indochinoise. C'est à cette production écrite du savoir tout autant qu'à la nature du savoir produit, littéraire et scientifique mêlées, que nous nous attacherons d'analyser sur la base de deux périodes : 1860-1890 où la littéraire prédomine, 1890-1930 où la scientifique s'impose comme outil de connaissance, sous l'appellation d'**Orientalisme**.

Nous avons annoncé, en 1999, cette intention d'associer ces littératures à la fin de notre préface historique au livre dirigée par le Professeur Bernard Hue (10) en indiquant l'enjeu de cette approche : « ... *sur la nécessité absolue d'étudier ces deux littératures comparativement. Ce qui n'a jamais été fait, alors qu'elles se tiennent entre elles, qu'elles sont en interdépendance l'une de l'autre, qu'elles s'éclairent mutuellement, et en définitive, qu'elles nous instruisent vraiment de ce qu'a été l'Indochine des Français ?* » J'ajoute : et pour les Français, *hic et nunc !*

Nous avons commis alors une erreur : il existe un précédent probablement unique, ce que nous ignorions en 2002, c'est l'entreprise menée en 1978 (11) par Edward K. Saïd consacrée quasi exclusivement au « Proche Orient » [non à l'Extrême-Orient] et qui, avant nous, avait défini l'Orientalisme [anglophone et francophone] sur la base des ces deux littératures semblablement à une idéologie que révèle fort pertinemment le sous-titre de son œuvre : « l'Orient créé par l'Occident ». A ce propos B. Hue écrit très justement : « ... *Pseudo-dialogue [Orient-Occident] conduit et dominé par une seule voix [celle de l'Occident]. Par cet élargissement du sens premier, Orientalisme a vite pris le sens imprécis de connaissance de l'Orient, banalisant ainsi un terme appelé à avoir, dans tous les domaines (arts, lettres, philosophie, etc.) une belle fortune au 20^e siècle.* » (12)

Mais plus qu'E. Saïd le pense, cette distinction, cette différenciation des littératures caractérisent bien mieux l'Orientalisme français. Plusieurs raisons à cela, j'en vois une déterminante : notre Orientalisme s'est proclamé très tôt porteur d'un **humanisme**. Il lui était insupportable, dans une sorte d'orgueil républicain de l'Excellence, et parce que c'est dans notre esprit de distinguer, d'étager, de différencier des niveaux de compétence, d'expression ; de clarifier les fondements et sources de la connaissance (épistémologie) ainsi que les méthodes

d'analyse et de synthèse, insupportable et difficile de s'adjoindre un autre type de littérature sinon en la... subordonnant. En la contrôlant voire en la censurant. Sorte d'Ecole scientifique des écoles littéraires, ainsi s'était-elle auto désignée, c'est net et clair dans les années 30 du 20^{ème} siècle. Or selon nous, soit par refus de cette subordination ; soit au nom du vécu, du rêve, de la liberté de créer, de l'expérimentation, et par référence à la connaissance de l'intime, du sensible, de l'intérieur (l'âme) etc. la littérature « littéraire » a tenté de s'en affranchir en l'affrontant sur son... terrain. Celui de la connaissance, mais d'une connaissance différente de l'autre, du Vietnamien, du Cambodgien, du Laotien et sans oublier tous les autres : peuples ou ethnies qui, structurent, humanisent, différencient notre *Hinterland* indochinois (13). Par ce biais de la complémentarité et de la différenciation voire de l'opposition, nous rejoignons E. Saïd et nous partageons son point de vue : l'Orientalisme français, toutes littératures confondues, est porteur d'une idéologie du savoir, celle républicaine (et assimilatrice) de « civiliser » mais ses tenants scientifiques et institutionnels vont en retourner les fondements. C'est cette complexité que nous nous proposons à présent d'étudier..

Civiliser des civilisés

Nous avons signalé précédemment l'ambivalence du projet civilisationnel français. Cette ambition de « civiliser » a été fortement exprimée, et conjuguée sous toutes les formes, durant les trente années qui sont suivi la « Prise de Saigon » le 18 février 1859. D'abord impériale, l'entreprise militaire fut surtout dirigée par la Troisième République à l'encontre quasi exclusivement du Vietnam et en une série de « chocs » militaires directs [1858-62 ; 1873 ; 1882-85] ou d'affrontement continu : la « Pacification » de sa partie septentrionale [1885-1895]. C'est quasiment au terme de cette période d'affrontements directs que la France, en 1885, par Jean L. de Lanessan (14), premier gouverneur de *l'Union indochinoise*, va procéder au choix d'une Indochine « Troisième monde » non exclusif de l'Inde et de la Chine qui continueront à être étudiées mais de l'Indochine (de Saigon puis de Hanoi à partir de 1898) et dans leurs rapports avec cette dernière ce qui vaudra à l'orientalisme français de se distinguer dans les grandes disciplines linguistiques, historiques, épigraphiques, archéologiques et anthropologiques par la qualité de son comparatisme. Entre 1880 et 1890 : apparition d'un sentiment puis d'une conviction franchement impérialiste, chez les Français, d'occuper en Indochine une position privilégiée même unique d'ouverture vers le Pacifique, place qui sera effectivement la sienne dans les années 1920 : « *le balcon de la France sur le Pacifique* » (15).

Or dès 1890, plus sûrement entre 1900 et 1920, la France, par son élite intellectuelle et administrative, sait qu'elle ne « civilise » plus au sens de domination d'une civilisation supérieure sur des modes de vie barbares. Du genre cité par Henri Brunschwig (16) : « *La conquête n'est plus l'exercice du droit du plus fort ; elle est la superposition à une race primitive, de civilisation rudimentaire, de moralité retardataire, d'une race plus éclairée, de niveau moral supérieur, plus avancée dans les voies de la civilisation.* » La France des années 20 du 20^{ème} siècle ne « civilise » plus, elle apprend à connaître, elle « assimile », plus exactement elle civilise en assimilant. Ou tente de le faire, c'est que, disposant désormais d'un savoir, embryonnaire certes mais néanmoins avéré, sur ses colonies d'Asie, elle prend conscience d'être en présence de civilisations

originales sinon fortes, autrement dit en présence de peuples civilisés. Civiliser des civilisés revient simplement à les faire entrer dans l'orbite d'une autre civilisation que la leur, d'où les trois phases de son action : le choc des cultures entraîne la dé-civilisation du peuple vaincu, passage obligé en vue d'une re-civilisation par l'Occidentalisation (ou la francisation). Position éminemment européocentriste que l'Orientalisme français va renverser, dans les trois premières décennies du 20^{ème} siècle, et au nom d'une idéologie humaniste de la diversité, de la différenciation des cultures et non appréciée à l'aune de l'unicité humaine d'une civilisation universelle (Idéal des Lumières). C'est le Rousseau du « Discours sur l'origine de l'inégalité » qui triomphe de Montesquieu et de Voltaire.

Paradoxalement c'est la perception chrétienne – celle des Missions étrangères, qui se rapprocherait le plus de cet idéal de l'unité humaine prôné par notre révolution de 1789. En porte témoignage cet extrait de l'avant-propos que l'Abbé Adrien Launay met en exergue à son livre fameux « Histoire ancienne et moderne de l'Annam » (17) :

« Mais cette tâche [de l'historien] est bien difficile, quand il s'agit d'époques fort éloignées de la nôtre, de peuples très différents de nous par leurs croyances et leurs institutions, par leurs idées, leurs usages et leurs mœurs, et il serait presque impossible de se faire une opinion sur les hommes et les choses du passé annamite, si l'on était en droit de se dire que malgré le temps et l'espace, dans tous les milieux et sous tous les climats, l'homme garde toujours sa nature et que partout il a une conscience, un même fonds de passions et de liberté, de vices et de vertus » [Nous soulignons]

Une littérature domaniale

« Malgré le temps et l'espace... » déplorait l'Abbé Launay dans son avant-propos. Et si c'était le contraire, si c'était grâce au temps et à l'espace, deux paramètres incontournables à son élaboration, que cette littérature duale d'Indochine, maintes fois contestée et revisitée (18) a acquis son droit à l'existence (19). Les multiples recensions, anthologies, études, thèses, documents officiels ou non, des republications de certains auteurs – nous pensons aux essais de Léon Werth, des ouvrages importants (dont le dernier en date, précédemment signalé, est celui dirigé par B. Hue) qui lui sont consacrés, constitueraient déjà une réalité, un vrai phénomène relevant plus du symbolique que de la littérature, puisqu'il est affirmé, d'un même élan, qu'elle est dépourvue de vrais auteurs si ce n'est de vraie qualité littéraire. Admettrait-on cette hypothèse qu'il n'en demeurerait pas moins qu'elle subsiste, survit, semblablement au patrimoine d'un domaine, d'un lieu, d'un paysage, d'un moment de moyenne durée de l'histoire de notre pays, d'une « grande cause », ainsi perçue par la Troisième République qui l'a léguée vivante, à la Quatrième, qui l'a... perdue. Son « balcon d'Asie » est bien tombée dans l'eau du Pacifique. Nous avons remué beaucoup de nostalgie dans tout cela ! Faut-il le déplorer ? Ou s'en étonner, ici, à Dinan, terre natale d'Auguste Pavie, à proximité du Combourg de François-René de Chateaubriand, dans cette Bretagne, première province de France à s'être ralliée au romantisme de l'auteur du « Génie du Christianisme » ? Un fantôme nommé Indochine hante ces lieux et cette littérature que je qualifie de domaniale, est par excellence celle d'une terre possédée, dépossédée et reconquise, redécouverte à proportion de son

éloignement de nous, redéployée dans le souvenir, par ce travail obscur si fécond pourtant de la mémoire ; et quel étonnant spectacle de retrouver dans cette salle des Cordeliers de Dinan, dédiée à la République, parmi ce vaste auditoire, des écrivains, des journalistes et des journalistes-voyageurs, des romanciers mais également, j'en vois, ils sont nombreux, des étudiants, des chercheurs, des universitaires, des autodidactes, et même des représentants de l'Armée – renouant avec la grande tradition de celle qui élaborera le premier savoir important sur les ethnies de l'*Hinterland* indochinois (20), cette armée représentée ici par des officiers du Centre d'Histoire et d'Etudes des Territoires d'Outre-Mer (CHETOM) de Fréjus. Ne sont-ils pas, ceux que je vois et repère, enfants et petits-enfants de ceux là mêmes qui ont façonné – quasiment dans toutes ses identiques composantes, cette littérature domaniale d'Indochine ? L'histoire continue, elle ne repasse pas les mêmes plats mais, à propos de l'Indochine, elle fait mouvoir et revivre les mêmes acteurs... en France.

Une littérature tripartite

Le moment est venu de mieux caractériser cette littérature dont la première phase – 1860-90 -, celle de sa genèse, construite à partir d'une géographie humaine de l'Indochine, a été dominée par l'apparition d'ouvrages qui doivent plus leur valeur – leur succès également dans la durée, à leur prise sur la réalité asiatique « découverte », « explorée » et « voyageée » qu'à l'imagination de leurs auteurs. Dans ce duel très Segalenien opposant le Réel à l'Imaginaire, celui-là l'emporte dans l'élaboration d'un savoir objectif tout en livrant et dévoilant une réalité polysémique et différenciée ; quant à celui-ci, sous le manteau bariolé de l'**Exotisme**, « de la fantaisie exotique » (21) – dans sa version « pittoresque », « pirates et Pavillons noirs ! » et « touristique » dont l'œuvre de Pierre Loti représente le type le plus achevé et le plus discuté, entre détestation (*Propos d'exil*) et admiration (*Le Pèlerin d'Angkor*), l'Imaginaire ou la littérature de vraie fiction dont la médiocrité des thèmes, le racisme de la pensée, le mépris et l'humiliation de l'autre la discréditeront assez vite en faveur de la littérature dite coloniale, laquelle ne se déploiera pleinement que dans la période suivante (22).

Toutefois cette période ne saurait être éclairée vraiment que dans son rapport à l'histoire, celle d'une conquête colonialiste, brutale et triomphante, porteuse « *d'élan colonial* » et de modernité à proportion de l'abaissement si ce n'est de la désintégration des états traditionnels d'Indochine, spécialement du Vietnam qui mettra, selon Ph. Devillers (23) trente ans avant de s'effondrer totalement. Ce qu'on oublie cependant d'ajouter, et c'est important pour comprendre les prémisses de cette littérature ainsi que les enjeux posés par l'élaboration de tout un savoir, par la France, relatif à ses colonies d'Extrême-Orient, c'est qu'entre le *nouveau* venu de l'Ouest et l'*ancien* originaire de l'Est, l'entre-deux de la mise en place, un *entre-deux acculturé*, dans tous les domaines du Système colonial, s'installe avec difficulté, hésitation, par moments avec beaucoup d'inquiétude et d'interrogations, à maintes reprises enfin avec une liberté laissée aux agents et acteurs de la colonisation, qu'ils relèvent ou non d'institutions à la recherche de leurs marques. Par la suite, beaucoup de coloniaux, en souvenir de ces temps laissés à l'initiative individuelle, déploreront les contraintes d'une mainmise institutionnelle de l'Etat colonial sur toute entreprise librement menée. Avant que la colonisation ne s'installe et ne se fixe, que ces

pays ne se dissolvent dans l'Indochine, que dit cette littérature des commencements, que vaut-elle et qui la juge ou la jauge, au nom de quelles institutions, de quels critères scientifiques ou littéraires ?

Dans le prolongement de ce que nous venons d'écrire, émerge une première réponse : à cette double réalité, géographique et historique, deux types d'œuvres. **Récits de voyage et d'exploration** portés par des revues (exemples : *le Tour du Monde*, *l'Illustration*), des journaux – *le Figaro*, *le Temps*, ou *le Petit Journal*, commandités par de grandes institutions européennes de type colonial, les Sociétés savantes dont les plus riches, les plus actives et les plus expansionnistes sont les « Sociétés de géographie » (24), françaises et anglaises, ces dernières plus anciennes et fortement organisées. Les **Récits historiques** – d'une histoire subordonnée à l'événementiel, expriment l'autre réalité : celle de la conquête (25), des faits d'armes, et les généraux comme les simples soldats sont les héros de la « Geste française en Indochine » (26). Enfin, nullement négligeable par leur qualité d'écriture, apparaît avec notre seconde réponse aux questions que nous avons posées, **une troisième composante littéraire**, au croisement des deux précédentes, avec cette précision d'importance : il s'agit d'œuvres portées par des éditeurs, donc qui se réclament de la littérature, celle des « lettres », dont les auteurs proposent une interprétation, une représentation de la réalité, en fonction de leur subjectivité – cas de Jules Boissière dans *Fumeurs d'opium* (1896) ou de leur imaginaire – à l'instar d'Albert de Pouvourville dans *l'Annam sanglant* (1898). Auteur d'une intéressante Anthologie, Raphaël Barquissau (27) a eu l'idée dans son livre de confronter deux récits portant sur la mort au combat du Commandant Rivière en 1883 face aux « Pavillons noirs », l'un officiel et vu du côté français par le vice-amiral de Marolles, l'autre par l'écrivain de Pouvourville, du point de vue des Pavillons noirs. Le talent du romancier est tel qu'il visionne la réalité de l'histoire et finit par imposer « sa » vérité. Ce qui prouve, si besoin est, que la littérature-lettres ne se contente pas seulement d'être attrayante, elle seule est capable de transcender, de métamorphoser la réalité... de l'intérieur. Notion d'une réalité saisie du-dedans, interne, intime, expérimentale, annonciatrice d'une littérature à venir.

Inversement, l'exemple de Charles-Edouard Hocquard (28) nous vient d'emblée à l'esprit. Ce médecin militaire [1853-1911] qui accompagna de janvier 1884 à avril 1886 le corps expéditionnaire au Tonkin nous a laissé un récit de campagne agrémenté de ses propres photos du Vietnam, où il relate son séjour à Hanoi, sa participation en tant que médecin ambulancier à l'épreuve du feu mais l'essentiel tient dans le rapport quasi journalier de ses différentes excursions à travers le delta du Fleuve Rouge et les montagnes environnantes. Cette œuvre de plusieurs centaines de pages, longtemps et relativement méconnue des orientalistes de la colonisation, se distingue par ses qualités d'observation, de pénétration analytique, d'érudition et de rédaction exceptionnelles sur lesquelles nous ne nous étendrons pas, réservant à H. Copin qui a programmé son intervention sur cet auteur, le privilège d'en parler.

Le premier âge de l'Orientalisme indochinois

Mais comment classer un tel livre ? Ethnographique, il l'est assurément. Et probablement constitue-t-il la première œuvre réussie d'une « littérature de terrain », à mi-chemin entre la scientifique, la littéraire, la... documentaire.

Littérature-sciences, littérature-lettres, littérature-documents. Cette tri fonctionnalité – nous empruntons à G. Dumezil son vocabulaire mais dans un sens différent, l'œuvre d'Auguste Pavie (29) la mérite en deux temps : sa Mission, menée plus tardivement que l'entreprise de Doudart de Lagrée ou du Père Charles-Emile Bouillevaux (30), sera dans son parcours la plus complète, la plus longue et en définitive la plus féconde tant au plan scientifique, culturel que politique. Car toutes ces grandes explorations ou ces voyages plus mesurés dans l'espace et dans le temps servent le politique, science et techniques par conséquent au service du pouvoir impérial puis républicain. En ses débuts toute entreprise coloniale associe étroitement Pouvoir et Science. Et la résultante de cette « Collaboration des cultures » - politique et scientifique, au sein d'une même civilisation, pour reprendre une expression ainsi qu'une définition fort intéressante de Claude Lévi-Strauss (31), génère « *la véritable contribution des cultures [qui] ne consiste pas dans la liste de leurs interventions particulières mais dans l'écart différentiel qu'elles offrent entre elles* » [souligné par Lévi-Strauss]. Cette synergie intra-culturelle se retrouve en certains individus, tels Pavie qui, en un second temps, éprouve le besoin de communiquer son expérience réfléchie, ce sera « A la Conquête des cœurs », son goût pour l'antique poésie des « Contes du Cambodge ». Plus évident encore si vous prenez Victor Segalen (32), vous avez « La grande statuaire de Chine », « Stèles » et « René Leys », « Equipée » ou « le Journal des îles », soit un écrivain et une littérature tridimensionnelle : sciences-lettres-documents. Qui maîtrise, oriente, fait collaborer, coexister ce tripartisme littéraire ; qui joue de ses écarts différentiels, qui le domine, l'impulse, etc. fabrique de « l'Indochine » ? Et dans le même temps « produit » de l'Orientalisme. Car répondre à ces interrogations nous ramène à la position d'E. Saïd, à savoir *l'Indochine créée par les Français*. Qu'il n'y ait cependant pas de malentendu : nous approchons du 20^{ème} siècle et notre hypothèse est datée. Pour cette raison nous mentionnons la réalité d'un « premier âge » de notre Orientalisme que nous appellerons désormais, pour éviter toute confusion ou répétition des termes, *l'Extrême-Orientalisme*.

Plus concrètement cela signifie que dans cet « entre-deux » états, tout écrit qui se rapproche ou dépend du Pouvoir Colonial, dans un processus de légitimation complémentaire de celle de la force, s'en différenciant toutefois, et avant que les institutions deviennent opératoires et labellisent, tout ouvrage de cette sorte entre dans la catégorie : savoir scientifique ou para-scientifique. Cas des œuvres d'exploration, de quelques voyages assimilés aux premières et d'autant plus reconnues qu'elles auront obtenu, avec l'aval financier, celui du « Conseil scientifique » des Sociétés savantes ou autres qui prolifèrent en Europe, depuis les années 1870, qu'elles se désignent sous les étiquettes de « géographiques », de « médicales », « d'Archéologie et d'épigraphie » etc. « Sous la bannière tricolore, tous et toutes, militaires et civils, laïcs et clercs, tous sont tentés de sacrifier au culte érudit de la « Plus grande France » » (33).

B. Mauchamp, un chercheur niçois, dans un Mémoire de qualité (34), explique bien ce phénomène :

« Bien évidemment les voyageurs [que nous étudions] ont un rapport à l'histoire... Dans les années 1850, Bouillevaux est témoin des persécutions chrétiennes (et manque d'en être la victime) tandis que Mouhot (35) est moins intimement mêlé à l'intervention française. Carné (36), lui ayant participé à une

mission qui devait commander la suite de la conquête, est un témoin muet de l'histoire... Les auteurs qui interviennent dans les années 1870, Bouillevaux plus particulièrement, Jules Harmand (37) et Dutreuil du Rhins, s'ils n'ont qu'un rôle effacé, témoignent de l'intervention de Francis Garnier au Tonkin. Dans les années 1880, Paul Branda (38) et Edouard Hocquard peuvent témoigner des événements cambodgiens et tonkinois, Hocquard tout particulièrement puisqu'il participe en tant que médecin aux campagnes des années 1884-1885, d'où une place privilégiée de spectateur. Enfin dans les années 1890, après le récit de la Pacification au Laos par Pavie, le déroulement du voyage de Marcel Monnier (39) montre une colonie établie, en voie d'action. »

En conclusion, B. Mauchamp, se référant à l'étude de Todorov (40), lui emprunte sa terminologie :

« Ce qui distingue clairement témoins acteurs ou essayistes, [ce sont] leurs commentaires sur l'avenir de la région et où se trouvent exposés les arguments de la conquête. Ainsi peut-on distinguer les Coloniaux des Humanistes : Bouillevaux, Carné, Dutreuil, Harmand, Branda et Monnier apparaissent plus conquérants, colonialistes que Mouhot, Pavie et Hocquard dont la vision plus particulariste est moins sujette aux ambitions impérialistes, moins marquée d'idéologie coloniale. On peut d'ores et déjà dire de ces derniers qu'ils ont une approche plus objective de l'Indochine. »

Retour à notre mythe

« Une approche plus objective de l'Indochine » ne prend tout son sens aujourd'hui, en l'an 2000, que parce que nous connaissons l'histoire, la façon violente dont elle a dénoué le lien établi entre la France et ses possessions d'Asie. La tentation de la réécrire demeure forte en chacun de nous, elle ne ferait pas avancer pour autant notre réflexion touchant à ce mythe dont l'Indochine est l'objet. Ce qui importe, c'est la « littéaturalisation » forcenée, cette surabondance d'écriture de notre espace extrême-oriental, qui devrait en surprendre plus d'un des spectateurs qui nous écoutent, ce foisonnement de livres publiés – ne parlons pas de manuscrits qui n'ont pu franchir la barrière éditoriale et c'est vrai jusqu'à nos jours, tout cela relève de ce que, historiens, nous pourrions qualifier d'événement continu, d'événementiel dans la durée... alors que depuis 1954 nous sommes hors de l'Indochine, le vocabulaire n'étant plus chargé du sens que nous lui donnions. Cette **masse d'écrits**, toutes catégories confondues, constitue tout à la fois le premier fondement du Mythe et son symptôme.

Le second nous ramène aux années 1900-1920. Terrible époque car meurtrière, Belle parce qu'orgueilleuse, terrible « Belle époque » que vivent les Français dans une France auréolée de gloire et sa colonie d'Indochine y ajoute son extension dans l'espace : elle lui fait atteindre les rives extrêmes de son « Far East » ou de son « Sud lointain ». **Réalité géographique de l'universalité française**. La Troisième République était expansionniste, mais son impérialisme à connotation nationaliste – idéologie que son Idéal républicain réprouve (le patriotisme oui !) l'enténébre. Quand tout s'illumine pour elle, en 1931 lors de la grande exposition coloniale de Paris - Vincennes, déjà tout la plombe dans le rêve de sa propre gloire, son Ego national prend des proportions inquiétantes jusqu'à l'aveuglement.

Le troisième pilier du mythe enfin rejoint le premier, par le haut : plus difficile à saisir à ce stade de notre intervention donc à définir, il n'en existe pas moins sous la forme d'une prise de conscience par son élite – politique, intellectuelle, culturelle - des « **écarts différentiels** » existant entre la France et les pays et peuples d'Indochine. Ce que nous allons à présent examiner c'est le passage de l'Asie à l'Extrême Asie, de l'exotisme de pacotille à « l'Esthétique du divers », du « premier âge de l'Orientalisme » au second.

LE MYTHE STRUCTURANT DE L'EXTREME-ORIENTALISME

1901 : le grand tournant

Celui que prend l'Etat républicain français en créant à Hanoi, en 1901, l'Ecole Française d'Extrême Orient. L'ouvrage fort documenté que P. Singaravelou (41) lui a consacré, apporte sur sa fondation de multiples éléments d'appréciation géostratégique et scientifique qui éclairent sous un jour relativement neuf, les objectifs que la France coloniale entend atteindre sur la « scène asiatique ».

Et d'abord ce qu'est l'Ecole ? Elle est née dans une situation politique internationale de dispute et de rivalité franco-britannique – l'épisode africain de Fachoda n'est pas loin, du transfert de la Mission Archéologique de l'Indochine fondée en 1898 à Saigon vers Hanoi, parallèlement à celui du gouvernement de *l'Union indochinoise*, placée désormais sous l'autorité de Paul Doumer (1897-1902). Le Musée Archéologique se fonde dans le nouvel Institut, lui-même rattaché à Paris à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avec laquelle il maintiendra un contact permanent. L'E.F.E.O. se propose d'être « Institut de recherche historique, archéologique et philologique » avec pour priorité : l'étude et la conservation des monuments. Hanoi est promue capitale intellectuelle et politique de *l'Union*.

Loin d'être unique, l'institution n'est que la dernière née d'une lignée prestigieuse d'écoles, de Rome, du Caire, d'Athènes, mais en Extrême-Orient, si elle s'inscrit en filiation directe de celle d'Athènes, elle s'inspire davantage des modèles britanniques et des Pays Bas, ceux-ci représentés par la *Royal Asiatic Society* et la *Société des Arts et Sciences de Batavia*. Dans ce contexte d'impérialisme culturel de l'Occident, doublant parfois précédant son expansionnisme colonial, la France accuse en Extrême-Orient un retard certain qu'il lui faut combler et vite tant il devient évident, - toute la logique de l'idéologie coloniale (42), de quelque puissance qu'elle relève, s'inscrit dans ce principe fort Stendhalien, de « Connaître pour dominer » -, que nous avons nous même défini dans une autre étude (43) : « *La force d'une nationalité, quelle qu'elle soit est de toujours poser à l'état étranger, temporairement plus fort, qui veut la régenter, ou la coloniser, le problème de sa connaissance. Donc d'une certaine manière d'établir avec elle un rapport durable, si possible fécond* ». Cependant parce que la réciproque peut être avérée, Lévi-Strauss aurait parlé plus justement « d'une collaboration des cultures ». De ce principe découle un second, plus stratégique qu'idéologique : « Diviser pour régner ».

Inspiré de Machiavel, ce principe est mieux connu et jusqu'à un certain point il contredit le premier, excepté quand « Collaborer » incite ou provoque la division, ce qui n'entraîne point dans les vues, somme toute d'inspiration

Segalenienne, du grand ethnologue dont le préalable épistémologique à toute « Collaboration », en vue de « progresser » reposait sur les « écarts différentiels » et sur le vœu de voir toute recherche anthropologique atteindre *l'Authenticité de l'Autre* là où précisément sa connaissance de l'altérité trouve ses limites. L'Autre, en son fonds intime, est indicible. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

L'ouvrage qui, selon nous, illustre à merveille, dans la catégorie « littératures-documents », la jonction des deux principes, est celui que précisément Paul Doumer a publié en 1906 (44), tiré de son expérience indochinoise et de son propre vouloir... politique. Curieuse conception de l'Indochine que la sienne, exprimée sans hypocrisie, sans détours et avec cette assurance autoritaire qui a marqué son gouvernorat ! (45) Curieuse à plus d'un titre : l'Indochine est unifiée sur la base territoriale de ce qu'a été l'ancien Empire des Viêts, précédant l'arrivée des Français, le Dai-Nam, comme si la France avait reconnu en ce peuple, du fait de sa longue résistance à son occupation, le droit d'être le premier, dans la hiérarchie de tous les peuples et ethnies d'Indochine [ce que n'apprécieront guère les Laotiens et surtout les Cambodgiens]. P. Doumer pensait sa politique en termes de « gloire impériale » : « *La forte organisation de l'Indochine, ses structures économiques et financières ont été utilisés au bénéfice de la métropole. Elle a préparé l'accession de la France au rang de grande puissance asiatique.* » Il y entrait aussi le calcul, par « Annamites » interposés, tout à la fois de damner le pion à (de se séparer de) cette Chine dont ils sont issus culturellement et, par leur intermédiaire, de permettre à la France d'accéder à la grande civilisation des Célestes.

A contrario les pays khmer et lao, placés dans la sphère culturelle de l'Inde, s'ils appellent l'attention des scientifiques sur eux – sur leurs monuments, leurs arts musicaux, picturaux et leur syncrétisme religieux (hindouisme-bouddhisme et culte des Nâgas), du fait de leur appartenance à l'ensemble des mythes et parlars indo-européens, étaient rattachés à la base de Pondichéry, leurs études donnant le sentiment d'être dans le prolongement d'une indianologie *sanskritisante* et *pâlisante*, déjà bien commencée. Intéressants, originaux par eux-mêmes, ils le sont relativement du fait que nos érudits ont pris l'habitude de naviguer sur une mer culturelle connue. Nos politiques comme nos scientifiques, à l'instar de nos littérateurs, ont leur propre penchant exotique, dont le plus extrême nourrira précisément l'Extrême-Orientalisme.

De fait il ne peut être qu'orienté vers le « Monde chinois » auquel fait partie le Vietnam (Tonkin, Annam), même si, au centre par le Champa, raison de plus sur ses rivages méridionaux (Cochinchine), il n'est plus totalement chinois. C'est la Chine qui en définitive fascine la France coloniale – ne jamais oublier que c'est elle, au départ, qu'on voulait conquérir (46) et que, faute d'y être parvenue, la France s'est installée sur la grande route indochinoise. Si la Chine fascine, le Vietnam en sera le principal bénéficiaire au prix d'une dichotomie scientifique ambiguë : jusqu'à nos jours deux courants de l'E.F.E.O. / INALCO :– sinologie et vietnamologie, disputeront du problème de savoir à quelle civilisation rattacher le Vietnam : à la Chine ?, ce qu'il a été sans cesse, contre elle, de s'en détacher, de devenir lui-même, ce qu'il a réussi, grâce à la romanisation de sa langue, à être selon nous le seul Etat-nation à mériter, en Asie du Sud-Est, le qualificatif d'indochinois. Un problème similaire, de moindre portée il est vrai concerne le Laos, ce pays constituant, de par sa position géographique, de son histoire et de

par sa composition ethnique, une « ouverture », une opportunité pour le Gouvernement de l'Indochine, de s'ouvrir vers les Thaïs, et par ce biais, vers la Birmanie. A défaut de ne pouvoir y concurrencer Britanniques et Hollandais dans les affaires commerciales et politiques, notre pays par l'E.F.E.O. remportera, au plan culturel, un réel succès, pour le prestige de son école, en implantant une base culturelle et linguistique de première importance où s'illustrera un de nos meilleurs spécialistes de la Birmanie, Charles Duroiselle (1871-1951) (47).

Un mythe continu et apolitique

Portons à présent notre regard jusqu'en 1920 – date à laquelle prend fin cette période d'instabilité politico-administrative dite de « l'entre-deux ». Dès lors commence, encadrée par le *Pacte colonial* et au seul profit de la France, une exploitation outrancière de la Colonie, laquelle ne tardera pas, selon le vœu de Doumer, à drainer vers la Métropole ses richesses tropicales, financières et... culturelles. Par ailleurs ayant établi en Indochine ses lourdes et très centralisatrices institutions, avec le retour de la paix, la Troisième République s'estime désormais libre de les mettre en œuvre au bénéfice, estime-t-elle, de ses dizaines de millions de colonisés dont son Empire a la charge : « lourd fardeau de l'homme blanc ». Enfin la paix acquise sur les champs de bataille, elle entend la faire vivre dans les esprits. Son nouveau credo se résume en ce triptyque : développer, instruire, associer – qui devrait commander désormais sa politique dans la colonie indochinoise. Correspondant à ce que les historiens de la colonisation ont appelé, « sa seconde phase », au cours de laquelle les peuples sous tutelle acquièrent, par leurs élites du moins, quelques droits, quelques libertés - d'association, d'expression, d'initiative, qu'une censure toujours vigilante ramène à la bonne saisie des limites à ne pas franchir. Une autre conception pour tout ce qui porte sur le développement comme sur l'instruction, commence à prévaloir : l'idée d'un développement inégal soit des colonies entre elles, soit au sein d'une même colonie des citoyens susceptibles de se cultiver ou d'assimiler plus vite que d'autres. Ainsi le soi disant libéralisme du régime colonial trouve ses limites au nom d'une occidentalisation par l'instruction distillée au compte-gouttes, qu'on se hâte lentement d'initier sinon de développer.

Quant au principe d'Association, en 1911 mandat est clairement donné à un jeune député Albert Sarraut nommé par décret du 20 octobre de la même année, et « doté de pouvoirs les plus larges », pour fonder sa politique indigène « sur les principes de l'association et sur l'exercice loyal et sincère du Protectorat », dont Paul Doumer avait fait fi en imposant une administration directe sur l'Indochine. Les « proconsuls » indochinois se suivent sans se ressembler toujours. C'est une France plus sociale qu'impériale, plus humaine, plus soucieuse de partager des pouvoirs d'autant qu'elle admet ne pouvoir étendre partout son contrôle ; c'est une France de l'instruction qui fait entrer dans ses écoles et lycées les élèves autochtones, qui rétablit en 1917 ce qui deviendra la grande Université indochinoise d'où sortiront les futures élites nationalistes et révolutionnaires d'Indochine. Dans l'immédiat, et au terme de ses deux séjours en Indochine [15.11.1911 – 4.1.1914 & 22.1.1917-21.5-1919], le gouvernorat d'A. Sarraut, autant que celui de P. Doumer, aura marqué l'Indochine de tout leur poids d'hommes singuliers. France de droite pour le premier, de gauche pour Sarraut, tous deux « frères en maçonnerie », la colonie d'Indochine a été leur temple de

Salomon. Et si au plan militaire, on se hasarde à une comparaison similaire, Gallieni le républicain qui « pacifiera le Tonkin » avant de conduire la guerre en France entre 1914 et 1918. confronté au jeune Capitaine Lyautey, monarchiste dans l'âme, futur Maréchal de France et pacificateur du Maroc. Comment pourrions-nous douter un instant que ces hommes d'énergie, aussi discutables et dissemblables que furent leurs actions, n'entrent pas dans le panthéon des grands hommes du Mythe de l'Indochine. Ils font partie des serviteurs de cette « cause indochinoise » et nous nous devons de lever une équivoque : celle d'associer l'Indochine à la seule Mémoire coloniale, à la seule France de droite, conservatrice et nostalgique. Les rêves d'Asie que chacun d'entre nous a portés, avec le temps, changent de contenu et de rêveurs. Quand viendra le moment d'une Indochine rose puis rouge, le mythe n'en continuera pas moins de vivre. Ce que témoigne cette imposante littérature dont il nous faut à présent reprendre l'étude et le cours de notre réflexion.

Cette reprise, à partir des « Belles heures de l'Indochine française » (48) de Christiane d'Ainval, qui aurait pu nous faire retourner à notre Extrême-Orientalisme, nous incite au contraire à nous en détourner en procédant à une mise au point. Madame CH. D'Ainval fait preuve de beaucoup de culot (ou d'audace), en osant publier un tel ouvrage en 2001. Une telle et impudique apologie de l'Indochine française, n'entre d'aucune façon dans nos propos, ne correspond en rien s'il ne s'oppose totalement à ce Mythe d'Indochine, né de toutes nos représentations et images d'elle – et nul Français n'en est exclu dès l'instant où il participe à cette réflexion que notre société tout entière, se retournant vers son passé, tente de s'expliquer à elle-même le pourquoi de cet attachement continue à l'*Indo* ! Le pourquoi et le comment de ce rapport à cette Extrême Asie et à son histoire, comme si nous attendions d'elle des réponses actuelles ou neuves à des questions qui nous tourmentent. S'il est un regret teinté de mélancolique nostalgie, c'est, à droite, l'idée d'une France rapetissée dans le souvenir de sa gloire d'antan. S'il est un regret d'inquiétude tendu vers l'espérance, c'est, à gauche, du gaulliste J. Sainteny (49) à tous les autres, celui d'une Indochine, édifice inachevé, « d'un rendez-vous manqué ». Et par contrecoup sur nous, d'un inachèvement de notre République qui n'a pas su « oser », être fidèle à ses principes et croire en leur vertu. Entre ces deux positions, ces deux dispositions de notre esprit, l'Indochine balance, à gauche, à droite, mais dans ce mouvement de balancier, elle n'atteint pas seulement la France, elle s'atteint elle-même pour sombrer, *nonens volens*, dans la tourmente des révolutions et des guerres dont elle ne s'est pas remise encore à ce jour.

Le Pôle de l'Excellence française en Asie

Convaincue en 1920, un peu moins en 1930 de demeurer longtemps dans sa colonie d'Asie, la France républicaine l'a pourvue d'un réel et ambitieux projet scientifique et d'éducation scientifique, autour de la création en 1901 de l'E.F.E.O. Un maître-mot a dominé cette entreprise tout en l'explicitant : **Prestige**. Prestige quand il s'est agi, nous l'avons relevé, de rivaliser avec ce qu'avaient institué, tout au long du 19^e siècle Anglais et Hollandais. Prestige vis à vis de la Chine proche et en direction des « Annamites », dans une lutte d'influence culturelle au terme de laquelle la France a marqué des points en accélérant le processus bien en cours de dé-sinisation du Vietnam. Enfin prestige

et principalement pour une raison que nous qualifierons d'interne, parce que, dès la Résidence de Paul Bert en 1887 instituant *l'Union indochinoise*, la France, disposant d'une première somme de connaissances sur la colonie, a compris l'importance et l'intérêt stratégiques pour elle de doter l'Indochine de fortes institutions culturelles, dès lors qu'elle se trouvait en présence d'authentiques civilisations que la décrépitude, pis la dégénérescence de leurs états avaient voilées, quand ils ne les ignoraient pas eux-mêmes.

Pour dire vrai, s'il a existé un regard français porté sur les autres, un regard colonial dominateur et méprisant, abondamment illustré par la littérature du même nom, il y a eu en retour la saisie par des Français du regard de l'autre sur ce qu'ils entreprenaient, sur leur manière d'être, de se comporter, sur leur façon de civiliser, qu'on retrouve traduits avec plus ou moins de bonheur dans certains œuvres de cette littérature. Inexplicable prestige quand la fierté n'est pas au rendez-vous ! Ce qu'a su écrire, en termes simples mais efficaces, le romancier Jean Hougron dans son admirable « La terre barbare » : « *Il importait de payer un coolie comme un ouvrier français mais il importait bien plus encore de le traiter comme un ouvrier français. Toute l'affaire tenait là et en dernière analyse la question coloniale n'était rien d'autre qu'un gigantesque conflit d'amour-propre* » (50).

De l'Altérité dans la littérature coloniale

A tout moment, à tous les niveaux, dans tous les domaines – arts compris, les problèmes d'altérité se sont posés en Indochine. Plus modestement du temps de Faidherbe, de Brazza ou de Pavie, on préférait parler de « contacts humains » (51). Peu importe leur qualificatif, une certaine littérature coloniale plus qu'exotique (52) leur doit, aux yeux de « la » scientifique d'exister parce qu'elle remplit, partiellement ou à sa manière, cet office : rendre compte précisément de cette altérité. La vraie originalité, à nos yeux, d'une Anthologie comme celle de R. Barquissau (*vide supra*) est de les avoir rassemblées, toutes trois, en un subtil mélange littéraire ainsi que l'atteste l'imposante « Bibliographie indochinoise » placée à la fin de son ouvrage : chaque thématique étant couverte par les genres d'écrits que nous avons distingués.

Est-ce la même raison qui explique l'intérêt constant, et à chaque période renouvelée, dont cette littérature « exotico-coloniale » fait l'objet ? Et depuis 1907, date à laquelle apparaît sa première recension : « Essai sur la littérature coloniale » (53) ; de 1925, la seconde de Purjanisclé : « Les thèmes de la littérature coloniale d'Indochine » (54) ; de 1931, la troisième par Lebel : « histoire de la littérature coloniale en France » (55) ; de 1934, sa première et brillante étude scientifique par Malleret – futur directeur de l'E.F.E.O. : « l'Exotisme indochinois dans la littérature française depuis 1860 » (56), etc. Cela n'arrête pas entre 1940 et 1945, période au cours de laquelle la Revue **Indochine** inonde ses lecteurs sous un fleuve d'articles en français, émanant, entre autres, d'écrivains vietnamiens, du genre « Collaboration Franco-Annamite ». Ca reprend et ça continue avec Barquissau, même si, la guerre aidant, une longue pause s'instaure entre 1960 et 1980, l'attention se portant alors vers d'autres préoccupations et surtout parce que les balles d'une guerre, préluant à une autre, sifflent la fin de la partie coloniale française. Une autre littérature se met alors en mouvement, francophone et anglophone, mais c'est toujours d'Indochine dont il

est question. A partir de 1990, la page coloniale, de nouveau, se rouvre. Et c'est ce qui étonne, stupéfié : on revient à l'Indochine des Français.

Pour commencer une vraie question que nous aurions pu poser en premier : qu'est-ce qui détermine la valeur de cette littérature ? Que restera-t-il d'elle ? Que dit-elle en définitive qui contribuerait à nous rendre intelligible sa part prise au Mythe de l'Indochine ? Des nombreux travaux dont elle a fait l'objet, de L. Malleret à B. Hue *et alii*, de M.A. Leblond (57) à P. Laude (58) et H. Copin, il est possible, sans entrer dans le détail de leurs analyses, d'avancer quelques réponses. La première tient en ceci : cette littérature exotico-coloniale destinée à un lectorat largement métropolitain, se juge elle-même. A l'instar de sa consœur scientifique, l'E.F.E.O., ou *l'Orientalisme*, et entre les années 1930 et 1945, au cours desquelles elle trouve ses marques, cette littérature se reconnaît à une certaine cohérence de pensée autour de la notion de « colonial », et dans son rejet assez vif et sincère de tout ce qui s'apparente à de la « pacotille exotique ». Elle dispose d'une « Ecole » (59), laquelle curieusement à l'image de sa consœur scientifique évolue en cercle concentrique avec pour centre, un « noyau dur » d'écrivains théoriciens dont Roland Lebel et surtout Christian Sénéchal, historien de la littérature à qui elle doit son appellation « *de véritable école indochinoise formée d'écrivains français qui ont su se mettre à l'école du Tonkin, de l'Annam, de la Cochinchine, du Laos et du Cambodge* ». Suit une liste impressionnante d'écrivains qui s'ouvre sur P. Bonnetain, J. Boissière, De Pourvoirville, d'Emile Nolly, de J. Marquet, etc., et se ferme sur G. Groslier, seul romancier vraiment natif du pays (Cambodge). Les cercles ensuite s'élargissent, moins en rapport avec la qualité littéraire des auteurs qu'en fonction de leur degré d'adhésion à la cause coloniale et plus ils s'élargissent, plus la distance prise à son encontre, les disqualifie comme « *regards extérieurs qui viennent se mêler de ce qui ne les concerne pas, qui surtout la dérangent parce que pour l'essentiel, ils représentent une littérature de voyage, d'enquête, de protestation...* » Cette littérature annonce clairement la couleur : elle se veut idéologique, de « possession coloniale », et telle, procède au rejet de tout ce qui n'est pas colonial, de ce qui est anticolonial, de tout ce qui abhorre « la plus grande France ». Elle se forge de l'Indochine une image littéraire associée à une thèse voire à un système de pensée qui la situe sur l'échiquier politique français à la droite monarchiste, d'inspiration Maurrassienne, et pour laquelle l'Empire ne se justifie que par une extension de la France en « grande France », celle qui va rallier, sans sourciller, le Régime de Vichy. Une France qui ne sera plus républicaine, protectrice d'une Indochine, hors de la République.

Ainsi s'explique, politiquement, l'ostracisme dont cette littérature est menacée après 1945 et pour longtemps. Elle entraîne avec elle bon nombre de littérateurs, tel Georges Groslier qui succombera en 1945 sous la torture de la *Kampetaï*, cette Gestapo des Japonais et d'autres dont la valeur – de témoignage ou de littérature, eût mérité le détour d'une relecture. C'est ce qui s'est produit dans les années 80-90 du siècle dernier où une thématique des « Regards » associée à une recherche centrée sur les représentations, les mentalités, les idéologies et... l'Indochine ont rouvert, pour ainsi parler, le dossier de cette littérature... intégrée dans cette notion élargie, contestable, de *l'Orientalisme*. Premier constat : cette littérature, totalement ignorée sinon méprisée par les Vietnamiens, Cambodgiens et Laotiens, n'a jamais intéressé que le lectorat

français. Son regard sur l'Indochine ne saurait valoir que d'auto regard : la représentation que la France s'est faite, dans le cours de son histoire coloniale, de sa grandeur, de sa puissance ; il s'agit bien d'un regard colonial, colonialiste, impérial.

Or s'il est un point où cette représentation nous interroge, c'est lentement élaboré son processus *d'asianisation*, de « retournement du regard » de l'Autre vers soi : « de la plus grande France » vers « la France d'Asie ». De ce point de vue est exemplaire l'œuvre de Jean Hougron et de toute une littérature que H. Copin qualifie dans son livre « l'Indochine des romans » (60) de « Soldats, Asiates et révolutionnaires » (chapitre IV). Dernier constat : une certaine Indochine vécue charnellement ou approchée spirituellement subsistera plus dans le domaine de ces lettres qu'autrement. En revanche des enquêtes menées à l'Université de Nice-Sophia Antipolis depuis dix ans, par le truchement de guides d'entretien ou de récits de vie, révèlent que ceux qui les ont lus à vingt ou à trente ans, à Phnom Penh, à Saigon ou à Vientiane, ont été sensibles et le sont encore, à un univers, à des paysages, à ce qu'il est convenu d'appeler une « Atmosphère », un « Climat » à tout... ce qui rappelle, par les sens, par l'imagination, la fameuse sensation d' « Exotisme » de la colonie. Qui eût dit que cette littérature aurait été sur le tard rattrapée par ce contre quoi elle s'était défendue d'être ! Comme quoi est vérifiée une fois de plus la supériorité dans la durée d'une mémoire des sens et des émotions sur celle que la pensée construit et que le temps ... déconstruit.

Le Bel Age de notre Orientalisme et son Altérité

Ayant pris la précaution dès le départ d'annoncer que, suivant les présupposés de la problématique du professeur palestinien E. Saïd, nous élargirions la notion d'*Orientalisme* à toutes les littératures : -sciences, -lettres, -documents ; que, toutefois, nous tiendrions compte d'une certaine approche française, cartésienne d'esprit et moins favorable à leur combinaison qu'à leur différenciation ; que nous admettrions volontiers que jusqu'en 1900, la thèse consacrée par E. Saïd au Proche-Orient serait applicable à l'Extrême-Orient des Français, à savoir que si « l'Orient a été créé par l'Occident » pour servir – idéologiquement - sa domination, l'Indochine l'a été par la France.

Mais à partir de l'instant où l'E.F.E.O. existe, cette thèse selon nous s'inverse du fait de cet **Humanisme dont notre Extrême-Orientalisme se prévaut** et qu'en dernière instance, c'est bien la connaissance de l'Indochine qui va fonder, scientifiquement légitimer le domaine asiatique de notre Orientalisme. A cet argument central nous subordonnons un autre : plus se développe notre littérature scientifique aux normes déclarées de *l'Extrême-Orientalisme*, plus celui-ci se disjoint, - en la réduisant ou en s'en écartant, de cette littérature coloniale que nous venons d'examiner. Dans son rapport à l'autre, ce sont deux France(s) qui parlent, seulement l'une d'elles est entendue ; de même qu'il existera deux Indochine(s) dont l'une survivra au mythe qui l'a engendrée.

Ce qui unit tous les orientalismes – de tous les Orients et les Orientalistes de toutes les nationalités, c'est le **principe d'autorité** qu'on leur reconnaît en Occident, sorte de compétence induite des résultats de leurs premières contributions et une compétence préalable d'expertise quant à la suite de leurs travaux. L'Orientaliste est un spécialiste dont les études portent la marque de son **érudition**. Toutefois ce qui a distingué assez vite notre Extrême-Orientalisme, ce

qui a fait de l'E.F.E.O. un haut-lieu de l'excellence française en matière d'éducation scientifique (épistémologie et méthodologie mêlées), c'est le double caractère de cette compétence : si la spécialisation est requise dans une discipline donnée (linguistique, épigraphie, archéologie, histoire, médecine, ethnologie, etc.), dans le champ culturel de son investigation (sinologie, vietnamologie, khmérologie, indianologie, etc.) il se fait nécessairement généraliste au sens de « synthèse des données » qu'il recueille, grâce à d'autres disciplines que la sienne à l'œuvre dans la même aire culturelle. La pluri- voire **l'interdisciplinarité (61)** s'impose à lui quand il éprouve le besoin de dépasser l'érudition de sa discipline, - un vrai savoir mais limité, un « savoir aveugle » -, pour tendre vers la compréhension de l'Autre saisi dans la globalité de son existence ou de son action. Cet élargissement du savoir à la compréhension, de la disciplinarité à l'interdisciplinarité, détermine chez notre orientaliste, le dernier – ou le premier des réflexes scientifiques : **comparer**. Ce que ne peuvent ignorer les grands linguistes de l'E.F.E.O. , ceux-là mêmes qui ont établi cet immense front (et pont) de connaissances entre l'Ouest et l'Est (indien), en adoptant la fameuse méthode comparatiste (62) d'Emile Benveniste, à l'origine de l'établissement de ces langues et mythes « indo-européens ». Il se trouve que l'Indochine se situe au cœur de ce partage : indo-européen par le Laos et le Cambodge, et sino-caractérologique par le Vietnam bien que, la romanisation de son écriture aidant, ce pays finira par rejoindre la première famille linguistique.

Pour résumer : l'éducation scientifique que les maîtres de l'E.F.E.O. vont mettre en place, développer puis diffuser (63), tient en quelques concepts-clefs : érudition / spécialisation ; connaissance élargie / interdisciplinarité ; approfondissement du savoir / comparatisme ; compréhension [ou approche] de l'Altérité / synthèse globalisante. C'est Jean Filliozat, un des théoriciens de l'Ecole qui a su le mieux cerner cette synthèse (64) : « *En effet à l'intérieur de ces domaines où tout se tient, où les croyances et les idées se comprennent à travers la langue et la littérature mais où la littérature n'est interprétable qu'avec la connaissance des croyances et des idées, et où tout s'ordonne en fonction de l'histoire, la véritable spécialisation serait stérile. C'est la culture tout entière du domaine considéré qu'il faut posséder pour aborder une quelconque de ses parties... Car la culture forme un tout dont chaque élément ne se comprend que dans ses rapports avec les autres et avec l'ensemble .* »

Et ceci à propos du comparatisme : « *Or l'étude approfondie des langues orientales n'a pas tardé à imposer des constations capitales. Des langues de peuples fort éloignés, entre lesquels on ne pouvait supposer des échanges linguistiques importants, présentaient des similitudes nombreuses, portant sur de vastes groupes d'éléments et répondant à des lois de correspondances régulières. Ces langues concordaient et dans leur système général et dans des séries entières de leurs détails. Le fait était d'autant plus frappant que d'autres langues, au contraire, différaient du tout au tout.... La linguistique créée de la sorte [par la méthode comparatiste] a été, parmi les sciences humaines, la fille aînée de l'orientalisme.* »

L'Extrême-Orientalisme est un humanisme

Dans « Vers l'armée de métier » (65), le général De Gaulle, comparant la France à une « Pénélope de l'œuvre internationale... », se gausse gentiment de ce travers

français de distinguer les œuvres de la guerre de celles de la paix, de ne jamais vraiment vouloir celle-ci en ne préparant pas totalement celle-la. Ce qui nous amène à privilégier la recherche « d'un nouvel ordre international » où la France entend mieux marquer son génie d'une empreinte juridique et intellectuelle qui lui vaudrait, pour la première, de gagner la sympathie des nations européennes, pour la seconde l'estime de ses colonies ou autres territoires d'Outre-mer. Si la Société des Nations s'est soldée par un échec, l'E.F.E.O. et tout ce qui s'en est suivi lui ont valu, par delà les multiples et durables marques de reconnaissance des élites d'Indochine, l'hommage absolu de la communauté scientifique mondiale.

Cependant, les années s'écoulent et jusqu'à la fin de l'Indochine française, la réputation de l'Ecole ne faiblit pas, tout se passant comme si – dixit De Gaulle, l'énergie nationale, se détournant de l'art militaire dominant la période de conquête, s'était pleinement investie dans les arts de l'esprit. Au 19^e siècle, Jules Michelet déjà avait observé ce principe du transfert des forces qui prive l'armée de grands esprits, de grands caractères et de grands talents – d'où la tragédie de 1870, au profit des œuvres culturelles, artistiques, scientifiques, annonciatrices de l'avènement d'une France refondée sur et par l'idée républicaine.

Rapporté à l'histoire de notre expansion coloniale en Extrême Asie, ce phénomène correspond correctement à une phase militaire conduite par des chefs de grande valeur : Gallieni, Lyautey, Pennequin, Ardent du Picq, et cela donne « l'Indochine coloniale » ; dans une seconde période qui démarre véritablement à partir de 1920, à une phase d'intelligence civile qui accouche d'une « Indochine scientifique », objet d'un large consensus que la célébration, en 2001, du centenaire de la naissance de l'E.F.E.O., confirme qu'il n'est pas entamé quoique son prestigieux passé pèse sur un présent qui l'est beaucoup moins.

Deux Indochine(s) par conséquent, vivant au sein d'un seul système d'administration dit *Régime colonial*, et en toute logique en se mettant à son service. C'est précisément, autour de cette dualité de fonctions, que la logique des hommes et la force des choses ont compliquées que nous abandonnons sur ce terrain l'argumentation qu'E. Saïd a réservée au Proche-Orient, cet « Orient » créé et idéologisé par l'Occident, de la représentation qu'il s'en fait, qui finit par s'imposer, peu ou prou intériorisée, aux Orientaux eux-mêmes et mis au service de son pouvoir de domination. Orientalisme que les spécialistes d'Occident font passer pour une dialogue quand c'est toujours le même qui parle à un autre lui-même... de l'Orient.

Un Monde nouveau

A l'opposé ce que démontre, avec une force sans cesse croissante, notre Extrême-Orientalisme, c'est la difficulté de parler de l'Asie orientale, à soi-même, de quelque chose que nous ignorons superbement. Fantastique révélation que nous dévoilent les premiers travaux importants de l'E.F.E.O. concernant cette Indochine conquise, c'est que nous ne savons rien d'elle, ni de l'ensemble, ni de ses composantes, ni tout simplement de... l'Asie.

Ce fameux « troisième monde » n'est qu'un « Autre Monde », une *Terra incognita*, le versant opposé de nos civilisations européennes, l'autre face du monde, où la perception du temps, de l'espace, de la place que l'homme y occupe, son rapport à la nature, etc., bref tout est nouveau, tout est différent ! Cette surprise, nos premiers grands orientalistes la découvrent, la disent, l'écrivent, la

clament sur tous les tons. Ecoutez Bernard Philippe Groslier (66) : « *L'Occident prend progressivement conscience de l'Asie grâce à l'orientalisme... Parce qu'il n'avait pas été pressenti que c'était un monde « étranger », spécifique, profondément différent du nôtre... Et parce que son originalité profonde ne fut pas reconnue, l'Asie malgré tout lointaine et peu accessible, reste à part, monde étrange et légèrement ridicule de monstres, de dragons et de vagues philosophies.* » Sylvain Lévi (67) pressent dès 1912 que « *L'orientaliste qui étudie la vie de tant de peuples sur une étendue de tant de siècles est en voie de transformer plusieurs notions fondamentales de la conscience humaine.* ». Jean Filliozat compare sa découverte à celle de l'Amérique par Christophe Colomb : « *l'Orientalisme a fait connaître la figuration de notre globe.* » Nous pouvons multiplier des citations de ce genre : d'évidence la découverte de l'Asie fut une révolution dans notre connaissance du monde.

Cet objet-espace de connaissance qui nous interpelle si fort, nous force à le connaître.

Une révolution dans la recherche

Dès le départ les études asiatiques revêtiront pour l'Occident français un double caractère scientifique : à la fois de fondation et de refondation. Celle-ci est rendue nécessaire pour reprendre sur des bases plus objectives et sur un autre critérium (celui de *l'écart différentiel* concept inconnu à l'époque) tout ce qui a été écrit jusqu'ici. Georges Coedes (68) ira loin dans cette voie en parlant « d'épuration » : au terme d'un travail d'inventaire et de conservation (relatif à Angkor) : « *Mais on ne fait pas d'omelette sans casser les œufs, et l'introduction des méthodes scientifiques rigoureuses dans un domaine où régnaient trop d'amateurs ou de faux savants nécessitait cette « épuration.* » Une fondation surtout : à tout objet nouveau de connaissance, nouvelle recherche. Plus haut nous avons mentionné des méthodes révolutionnaires d'approche, d'analyse et de synthèse dominées par l'interdisciplinarité. Mais fondation renvoie à... ce qui est fondamental.

Il s'agit bien d'études fondamentales, opposées, par principe, à toute application utilitaire, exception faite pour quelques spécialités dont la géographie, l'hydraulique, la climatologie, l'agronomie, etc. Mais relevant des sciences de l'homme, linguistique et littératures comprises, il n'est pas question de les utiliser à d'autres fins que celles du savoir. On ne recherche pas pour complaire à... La science des orientalistes ne peut avoir d'autres finalités que celles qu'elle se donne. : ne servir aucun maître mais être utile aux hommes pour se comprendre eux-mêmes. Nul mieux que Jean Filliozat (69) pour l'exprimer avec cette clarté qu'on lui connaît : « *Cette connaissance vaut pour elle-même, comme conscience du réel au même titre que toutes les sciences désintéressées. Mais sa valeur intrinsèque ne lui ôte pas toute utilité pratique pour la vie humaine. Plus la connaissance de l'homme devient étendue et exacte, mieux elle est susceptible d'être appliquée au progrès de la condition humaine... C'est dès lors offrir à ces peuples les moyens de s'éclairer sur eux-mêmes, d'apprécier leurs aptitudes, de discerner les causes de leurs prospérités ou de leurs misères, d'envisager les moyens de sauvegarde ou de redressement.* »

L'orientalisme est un combat

Dans les années qui ont suivi sa fondation, entre 1910 et 1914, l'E.F.E.O a fait l'objet de nombreuses critiques, toutes venant du côté des *tenants colonialistes* de la littérature coloniale. Ce qui ne saurait guère nous surprendre mais c'est la « société coloniale » (70) qu'il nous faudrait étudier pour nous faire bien comprendre, ce qui nous entraînerait trop loin de notre projet initial. Disons honnêtement qu'elle est partagée entre deux pôles extrêmes dominés par deux sentiments, deux attitudes contradictoires : celles du « mépris » ou de « l'estime » vis à vis des Indochinois. Ce que reflètent en partie les œuvres les plus significatives de sa littérature. Nous sommes contraint de simplifier. Paru en 1914, un livre intitulé « Nuages sur l'Indochine » comptait l'E.F.E.O. parmi le plus gros et le plus sombre. Rien ne blesse davantage l'ignorant que la preuve de son ignorance et par ses comptes rendus critiques de lecture, l'E.F.E.O. organisait la démolition en règle des gloires littéraires locales. Plus sérieusement, c'est autour du terme **Indochine** que les crispations étaient les plus fortes : l'élite politique vraiment dirigeante lui reprochait de sortir du cadre français de l'Indochine pour se référer à une Indochine Péninsulaire dont ils n'avaient rien à cirer. Le coût dispendieux des recherches orientalistes devait servir à la seule Indochine française. La réponse de Coedes. sur ce sujet ne manque pas d'une certaine hauteur scientifique : « ... *La clé de bien des problèmes [qui] se posent aux études indochinoises se trouve en dehors des limites de l'Indochine française, création politique qui ne répond à aucune réalité historique...* ». Une dernière critique quasi itérative reproche à l'Ecole, outre son ignorance des « vraies réalités économiques et sociales » des colonies, de vivre dans une « **Tour d'ivoire** aux frais de la Princesse », c'est à dire du contribuable. Ce qui a pour effet heureux, au début des années 1930, d'ouvrir l'E.F.E.O. au « grand public », par la multiplication de conférences et l'habitude fut prise dès 1932 d'informer au moins l'élite franco-indochinoise, en donnant chaque année au Musée de Hanoi des cycles de conférences « destinés à la renseigner sur leurs travaux, surtout dans le domaine des études indochinoises », façon de dissiper ces « nuages » dont on l'accusait dix ans auparavant d'assombrir la colonie.

Autre effet heureux de cette sortie de « Tour d'ivoire » : l'Ecole va accroître son prestige et en retour, baptisée de « plus beau fleuron de la colonisation française d'Asie », se protéger durablement. Elle devient intouchable : à son insu sans doute l'Ecole sert la politique du Gouvernement général, à usage interne quand sera promue de 1936 à 1945 la politique de « Collaboration Franco-Indochinoise » et à usage externe dans la période suivante. Entre ces deux Indochine(s) s'opère politiquement un premier rapprochement tandis que dans leurs productions littéraires, dans leurs philosophies de la connaissance, dans leurs problématiques de l'altérité, jamais leurs positions n'ont été aussi éloignées. Ce sont bien deux France(s) qui cohabitent en se tournant le dos.

L'Impérialisme de l'E.F.E.O.

Hors de ses missions scientifiques, l'histoire de l'Ecole se résume à celle de son intégration, par sa « fonction administrative », dans l'organisation de l'Indochine française. Au départ, un simple Institut de recherches tourné, dans l'esprit de ses créateurs, vers l'Inde et réunissant dans ses attributions le service des antiquités et la direction des musées. C'est donc un organisme de service

directement rattaché au Gouvernement Général. Son contrôle scientifique devait être rapidement étendu sur les musées de Saigon, de Phnom-Penh, Institut bouddhique, Ecole supérieure de Pâli. Dès lors le succès aidant, commence une extension « impérialiste » de contrôle scientifique sur les plus importantes sociétés savantes installées surtout au Vietnam, dotées pour la plupart d'entre elles de publications : Société des études indochinoises de Saigon, Société de géographie de Hanoi, Société des Amis du Vieux Hué que son « Bulletin » rendra célèbre – B.A.V.H. (71), puis plus tard en 1938, l'Institut Indochinois pour l'étude de l'homme.

Par ailleurs, elle noue de solides liens de partenariat avec les universités d'Indochine : lettres, droit, et aide souvent aux publications des thèses dont celle fameuse de géographie humaine de Charles Robequain consacrée en 1929 au « Thanh Hoa » au centre du Vietnam. Son action est officiellement relayée en France par le Musée Guimet, le Collège de France qui accueillera dans ses différentes « Chaires » des membres de l'E.F.E.O., voire la Sorbonne. Avec René Grousset, elle dispose d'un Immortel à l'Académie française. C'est une authentique institution, de dimension internationale par ses symposiums, ses congrès... Et même si la direction des travaux de restauration des Temples d'Angkor relève pour le financement directement de l'Etat métropolitain, c'est encore à ses archéologues, ses épigraphes qu'on fait appel, et qui sur le terrain à la suite de Georges Groslier, de Parmentier, d'Henri Marchal, etc. dirigeront ou superviseront l'activité de conservation la plus importante que la France républicaine ait jamais, sur des terres aussi éloignées, entreprise.

Ce beau tableau a son envers : à l'horizon de l'Asie orientale, pointent les périls.

Du dedans les colonisés, plus instruits même si pour les Indochinois ce n'est jamais assez, s'impatientent. Des richesses coloniales, fruits de leur labeur, paysans et ouvriers attendent un meilleur partage : la « lutte des classes » est en marche et non exclusivement tournée contre les Français ; leurs élites, la vietnamienne de loin la plus nombreuse, la plus active, estiment que l'émancipation, même progressive, tarde à venir et exigent, se réclamant de l'idéal révolutionnaire de 1789 ou des principes libéraux de la République, des réformes répondant à leur attentes, au demeurant, des plus modérées.

Du dehors : de l'U.R.S.S. qui résiste et « a tenu », et de la Chine voisine, du Japon mais avec une certaine circonspection car il est aussi impérialiste que les « autres » d'Occident, **l'idée révolutionnaire** chemine, puis à partir de 1925 progresse rapidement, d'autant plus dangereusement qu'elle s'organise et qu'elle est portée par deux idéaux-forces : le socialisme et le nationalisme, sans oublier, c'est le cas du Vietnam, que la conjugaison des deux en en augmentant la puissance, inscrit à l'horizon des années 30 du 20^{ème} siècle la première révolte de nature sociale de l'Annam réprimée dans le sang par les forces françaises et leurs supplétifs autochtones (72).

De l'autorité à l'autoritarisme, de la coercition à la répression, l'Indochine française entre dans un processus de politisation des extrêmes et nulle institution, nulle littérature n'y échappent. Rétrospectivement, « l'Aventure indochinoise » (73) de Malraux, cinq années auparavant, prend des allures d'une première alerte et les événements de 1930, d'une première répétition générale. Dans ce contexte difficile et annonciateur de bouleversements à venir, les esprits s'échauffent,

s'irritent. Ceux, parmi les écrivains de « la Coloniale » qui s'en étaient pris violemment au journal de Malraux-Monin, « l'Indochine » se retournent contre l'E.F.E.O., dénonçant sa tendance irrésistible à vouloir, au nom de la rigueur scientifique, régenter les esprits et les lettres. Il convient d'admettre que ce reproche n'est pas totalement infondé. Nous ne pouvons en douter à lire Charles Robequain (74) expliquer comment, de recension en inventaire, d'inventaire en catalogage, l'Ecole a trié, sélectionné, en définitive retenu de toute la littérature d'avant 1900, dite de découverte et de voyage, les seuls ouvrages de Pavie, Doudart de Lagrée, Francis Garnier (1873) ; quelques périodiques dignes de figurer dans une anthologie d'ouvrages para-scientifiques : « *Excursions et reconnaissances (1879-1890)*, le *Bulletin de la Société des études indochinoises (depuis 1883)*, le *Revue indochinoise (1843-1924)*, le *Bulletin des Amis du Vieux-Hué – BAVH (75) depuis 1914*, le *Bulletin économique de l'Indochine ...* ». Et le triage continue : l'importante production missiologique touchant aux croyances et ethnies de l'*Hinterland* indochinois trouve grâce auprès de notre géographe, en partie en hommage et reconnaissance au Père Léopold Cadière dont les études en vietnamologie ont contribué à sa renommée internationale et pour une autre part, à la déficience dans ce domaine des recherches de l'Ecole. L'E.F.E.O. ne « couvre » pas encore tous les terrains ni ne produit tous les savoirs. Des raisons similaires conduisent Charles Robequain à considérer comme « hautement estimables » les travaux ethnographiques des services de recherches de l'Armée sur les minorités ethniques du Nord-Vietnam, conduites par des officiers des territoires-frontières, tels que E. Lunet de la Jonquière, A. Bonifacy et H. Roux.

Dès lors, que l'Ecole fascine ou révulse, se conçoit mieux. Sans le vouloir probablement n'est-elle pas en train, se diffusant par capillarité et par sa propension à labelliser, au nom d'un certain rigorisme scientifique, cette littérature-documents, troisième du nom, que d'autres que nous nomment « périphérique » ou, ce qui nous semble plus discutable : « non institutionnelle » ? De son côté, la littérature-lettres, exotico-coloniale, autant par l'attrait qu'exerce la scientifique que par ce qu'elle produit de « savoir scientifique », ne pousse-t-elle pas à son tour à l'émergence d'une littérature plus branchée, par exemple sur des témoignages, des engagements, et autres sujets traités au moyen d'enquêtes cantonnant la subjectivité de l'auteur à un minimum de prise en compte des réalités ? En témoignent les écrits de R. Dorgeles (76), l'essai d'A. Viollis (77), de L. Werth (78), le puissant roman de H. Daguerches (79), « les Jauniers, histoire vraie » de P. Monet (80), la protestation socialisante de L. Roubaud (81), etc. Cette littérature, en marge des deux autres, vingt ans plus tard, libérée de la pression de la première, profitant de l'affaiblissement de « la Coloniale », occupera vite le devant de la scène littéraire d'inspiration indochinoise. Nous l'approcherons de nouveau quand nous serons amené à le faire.

L'Humanisme de la Renaissance

Nous n'aurons jamais fini avec notre Extrême-Orientalisme mais l'important est que l'essentiel soit dit. Or nous doutons que cela soit advenu. Nous n'éprouverions le sentiment de l'avoir établi que du moment où nous aurions touché, au cœur de ses activités, leur principe de vie. Ou la philosophie qui a présidé à leur genèse, qui a dirigé la conduite scientifique de nos orientalistes, les amenant loin de la France à posséder – eux-aussi – le plein savoir de ces cultures

d'Extrême-Orient. Victor Segalen, qui a travaillé à Hanoi pour l'E.F.E.O., a défini son propre principe d'Exotisme, *d'Esthétique du Divers*. Expression profonde qui n'est pas sans cousinage spirituel avec cette notion d'*humanisme* dont, sans arrêt, nous rebattent les oreilles, dans la quasi totalité de leurs discours les « Patrons » et autres maîtres de l'E.F.E.O., de Louis Finot, de Sylvain Lévi à Georges Coedes en passant par Paul Pelliot le sinologue, Alfred Foucher le bouddhologue, les Groslier père et fils archéologues d'Angkor, et jusqu'à Paul Mus indianiste et sociologue, sans oublier René Grousset, Directeur du Musée Guimet. Tous revendiquent l'Humanisme ou en appellent à l'Humanisme comme « philosophie de leurs travaux », et unique référence de l'Ecole ; quelques uns dont Bernard-Philippe Groslier, Jean Filliozat, Sylvain Lévi, ajoutent cette précision : « **Humanisme de la Renaissance** ».

Deux questions : pourquoi cette insistance dans ce constant rappel à l'humanisme ? Et que faut-il y mettre ? Nous tenterons une réponse globale en partant – semblablement à nos orientalistes - de ce constat : l'Asie, *terra incognita*, dominée par « l'étrangeté », par sa différenciation absolue d'avec l'Occident, ce monde vraiment « nouveau », commande à ceux qui tentent de la connaître d'intégrer dans leurs approches le caractère principal de la contingence.

La première leçon à en tirer est de se défier de tout esprit de système : ne pas appliquer en Asie ce qu'on a fait ailleurs, en Grèce, en Egypte, en Amérique, dans les pays arabes, etc. Deuxième leçon : dans une situation coloniale dominée par le système français de la « civilisation par assimilation » (ou l'intégration), comment gérer la connaissance des différences sans « tenter de les comprendre par rapport à soi-même », sur la base de nos propres valeurs ? Si l'Ecole refuse ce positionnement ethnocentrique, elle se met clairement en porte-à-faux avec l'idéologie coloniale (en opposition totale à la colonialiste), et dans cette hypothèse, que propose -t-elle ? Ce besoin de s'expliquer sur la philosophie de leurs sciences conduit nos orientalistes, ceux d'entre eux parmi les plus représentatifs ou que leurs publications « reconnues » mettent en avant, à discourir beaucoup, souvent en direction d'un public profane, si ce n'est en direction du public – une élite – indochinois.

Ce dernier point retient toute notre attention : d'abord parce qu'il a été jusqu'ici peu question des « nationaux » (on disait alors : « indigènes ») ; ensuite et surtout parce que l'Ecole fidèle à son principe, devenu la règle différenciatrice, a tenté **dès le début** d'intégrer dans ses recherches lettrés et autres érudits des peuples d'Indochine. Ce n'est qu'en 1939, par décret qu'elle a pu leur ouvrir le cadre de son personnel scientifique. Dans cette attente – qui déshonore le régime colonial, il lui a fallu utiliser ses structures périphériques pour s'assurer de la collaboration de ces *lettrés-orientalistes* maîtrisant fréquemment et à la fois le chinois classique, les idéogrammes vietnamiens, le vietnamien romanisé et le français, qui ont fait preuve d'une telle érudition que seuls, à l'E.F.E.O. les sinologues Paul Pelliot ou Henri Maspero pouvaient – disait-on, les évaluer. « *L'Ecole est un des rares établissements, dit Georges Coedes où intellectuels et savants français et indochinois se rencontraient et collaboraient sur un pied de complète égalité dans la poursuite de la recherche scientifique désintéressée.... [ce] qui est si bien dans la tradition de l'humanisme français.* » (82)

Dans la tradition de l'humanisme français ? Laquelle de tradition ? Celle qui nous est familière, qui concourt à définir *l'Exception française* sur l'idée

(nous ne parlons pas de réalité) d'un *continuum humain*, prenant pour base de départ, un homme en l'état de nature, un barbare ou un primitif-primate hominien, qui cependant « en sort » - du monde naturel, pour aller lentissimement non sans emprunter quelques voies de traverse, à tâtons, d'un tâtonnement toutefois réfléchi pour aller, sûrement, vers l'homme en état de civilisation. De la barbarie à la civilisation, ce cheminement équivaut, à se couper de la nature, pour la connaître [ce qui n'est pas le fait de la pensée grecque], l'interpréter, la dominer. En maîtriser les lois, car seule la nature est susceptible, en tant qu'objet d'études, de se constituer en science parce que « seule la nature est régie par de véritables lois, unique finalité des sciences ». Bien avant que le **Positivisme** n'impose la dictature de la raison (occidentale) dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle, son principe de progrès est depuis le 17^{ème} siècle, avec René Descartes, en marche. Le progrès lui-même n'étant réellement mesurable qu'à l'aune des activités matérielles de l'homme, pour cette raison qu'elles sont susceptibles de recensements, d'inventaires, car il n'est de sciences que d'application, et d'application que d'utilisation. Quant aux activités spirituelles, dont personne ne conteste le bien fondé, elles relèvent des connaissances spéculatives : théologie, philosophie, métaphysique.

Cet évolutionnisme qualifié présentement de « vulgaire » dominait toute la pensée occidentale, utilitariste chez les Anglo-saxons, plus juridique donc plus universaliste chez les Français, au temps de leur expansion impérialiste, au début du 20^{ème} siècle. Que du haut de sa supériorité matérielle et scientifique, l'Occident décrète qu'il n'est qu'une seule ligne d'évolution possible, la sienne, n'est pas pour nous surprendre ! C'est ce principe, en tout premier, que notre orientalisme d'Asie conteste, en se dressant contre son esprit de système ou d'utilitarisme. Ce que réalise Jean Filliozat (83) avec talent : « *Et il est encore aujourd'hui [en 1951] des anthropologistes pour qui l'homme n'importe que par son squelette, ses organes et ses humeurs . ceux-là veulent laisser l'étude de l'humanité pensante, non à d'autres savants, mais à des auteurs comme Gobineau, qui ne cherchait dans cette étude qu'une illustration de ses théories sur l'inégalité des races humaines.* » Deuxièmement : contre l'idée d'une hiérarchisation des cultures et des races que l'esprit de système implique, voire qu'il explicite, comme le remarque l'ethnologue Leroi-Gourhan (84) : « *En fait inconsciemment ou non, on a voulu prendre l'homme dans ses plus grandes dimensions : le pôle supérieur étant fourni par l'universitaire occidental, il suffisait de se porter rapidement jusqu'à l'Australien [aborigène] pour avoir une bonne idée des distances. ... De ce premier départ vers les primitifs et de cette gradation dans la qualité des sources, il est résulté une situation assez curieuse ; dans les limites très conventionnelles du primitif, tout est ethnologie, mais chez les peuples qu'il est admis de considérer comme cultivés, le clivage se produit entre le littéraire, qui prend des noms de disciplines variées, et le populaire qui se nomme alors folklore.* »

Critiquer, dénoncer, mettre et se remettre en question, soit ! Pour proposer quoi ? La réponse de notre Orientalisme d'Extrême Asie tient en un désir : retourner aux sources de l'humanisme européen. Comme l'a dit Sylvain Lévi (85), « *l'Orientaliste est l'héritier authentique de la tache glorieuse inaugurée au 15^{ème} siècle par la Renaissance et il peut revendiquer à bon droit ce nom admirable « d'humaniste » dont s'enorgueillirent les Pétrarque et les Erasme... Il est en voie*

de transformer plusieurs des notions fondamentales de la conscience occidentale... Il a élargi l'horizon du monde et, sous une perspective nouvelle, la passé a changé d'aspect. »

Tout se renverse dès lors qu'on affirme que seul l'élargissement des connaissances à l'univers tout entier, décidera de l'unité ou non d'un homme universel. Que ce principe soit Dieu ou la Raison n'a pas à être préétabli. Au départ, il y a des **réalités humaines** formant des cultures, diverses et différentes, des chemins d'évolution dont le sens n'est pas toujours clair. A l'Orientaliste le devoir de cette prise en charge de la diversité des hommes qui poserait les conditions d'un devoir de connaissance autre que celui dont on s'est chargé jusqu'ici d'une vue prise d'un seul lieu du monde : l'Occident. Reste à chercher un équivalent scientifique à cette *Esthétique du Divers* de Victor Segalen ! Approche différenciatrice ou selon Lévi-Strauss « des écarts différentiels », « l'autre saisi et étudié dans sa différence qu'il convient de maintenir dans sa spécificité, sans jamais céder à la tentation de la réduire car c'est en tant que fondamentalement autre que l'autre doit être vu ». (86) La seule supériorité reconnue à la civilisation occidentale, c'est qu'elle se donne précisément les moyens les plus rationnels d'établir ces différences. Elle a une avance technologique et méthodologique du fait même de son évolution spécifique pour une part due à... cette Renaissance, laquelle a favorisé son ouverture vers d'autres mondes. Somme toute une expérience des autres que ne possède pas l'Asie.

Les conséquences de cette révision épistémologique sont sans limites. A son endroit, le terme de révolution correspondrait mieux : en un mot comme en mille, l'Extrême-Orientalisme a modifié totalement au point de les constituer, les sciences humaines au centre desquelles se place la linguistique, offrant cette particularité d'être « exacte », partant « scientifique », et se connectant sur toutes les littératures écrites et orales. L'ethnologie, l'archéologie, l'épigraphie, l'histoire, la sociologie sans oublier la paléontologie, aujourd'hui l'éthologie, se redéployant à mesure que s'étendent des champs de connaissance « autres », fondent à leur tour ce qu'il conviendrait d'appeler des « spécialisations », des « expérimentations ». Nous sommes à l'antipode du *Persan* de Montesquieu, inventé par notre écrivain pour les besoins d'une cause intellectuelle. Aucune cause ne doit ni servir, ni suivre celle de la connaissance. D'où ce **respect de l'autre** qui commande que rien ne soit laissé au hasard, - fameux « pointillisme » de l'E.F.E.O.- ; que toutes ses activités soient prises en compte d'où cette approche du-dedans de ses mondes visibles, invisibles ; qu'ensuite soit ressaisi le mouvement d'ensemble d'une culture en acte, d'où ces belles synthèses dont l'E.F.E.O. s'enorgueillit ; qu'enfin que toute recherche est susceptible d'erreur, d'où ces polémiques, ces disputes, ces joutes de l'intelligence et de l'érudition mêlées (87) dont leur relecture nous étonne tant ces grands savants étaient habités d'une passion confinant au **mysticisme** le plus pur (toute connaissance vraie relève d'une ascèse) et d'une rare courtoisie à l'égard du collègue qu'il venait de malmener, à moins que ce ne fût le contraire.

Un mythe structurant

Notre pensée va à B. Hue et son équipe cherchant désespérément après tant d'autres le « Grand écrivain » français de l'Indochine. Cette littérature scientifique dont nous avons fait trop vite le tour, leur offre de quoi rassasier leur soif de héros

littéraire. Nous avons relevé, sans aucune exagération, une tendance au mysticisme de cette littérature-sciences et sans aucune exagération, sans hasarder mais en affirmant : l'Orientalisme de l'Asie des Français abonde en ces « Héros » que furent les hautes « Figures d'orientalistes » (88). Ce n'est pas seulement une Ecole dotée d'une histoire – d'un commencement, d'une fin en Indochine, d'une retraite paisible dans une France, en apparence repliée sur elle-même, au mieux s'aventurant dans un avenir européen, qu'elle a en partage, selon l'expression consacrée, avec d'autres nations européennes. L'E.F.E.O. fut le lieu d'une grande « **Epopée scientifique** » laquelle depuis longtemps avait effacé l'Epopée militaire qui l'avait précédée et permis... d'exister. C'est cette Epopée, qui s'éloigne dans le temps et dans l'espace, qui selon nous a structuré et dans tous les cas rendu cohérent ce grand mythe, porté par un mot : Indochine, qui nous renvoie non à un rêve d'Asie mais au songe de trouble mélancolie d'une grandeur éteinte, étouffée, toute palpitante encore de nos souvenirs qui reprennent vie dès l'instant où ici se préparent une thèse, là un colloque, ailleurs des rendez-vous politiques, économiques, artistiques dont l'Indochine ou l'un des pays la constituant est l'objet.

Un instant, imaginez-vous une Indochine française sans cet héritage orientaliste ? Nous la connaîtrions d'abord assez mal. Ensuite nous ne saurions jamais ce que nous lui avons apporté d'essentiel, et en retour ce qu'elle nous a donné d'essentiel à connaître et à voir. A ceux qui l'ont aimée à travers et par la France, c'est leur droit, quel magnifique alibi il offre à la perte de leur « Perle d'Extrême-Orient ». Et pour ceux qui ont combattu le colonialisme français sur cette terre ou qui l'ont aimée pour elle-même, cette autre France d'Asie les réconcilie avec leur patrie. Sur cet héritage les Français arrêtent de se disputer, ils s'y retrouvent tels qu'ils se rêvent d'être : exceptionnels.

LE MYTHE DE L'UNIVERSALITE FRANÇAISE

Troublé, à la lecture du livre que le professeur Isoart (89), juriste de réputation internationale, consacra aux « Etats de l'Asie du Sud-Est », un de nos chercheurs posa un jour cette question : Mais quand s'arrête-t-on de parler d'Indochine ? Il ajoutait ne plus rien y comprendre, ce terme apparaissant, disparaissant, revenant, glissant insensiblement des institutions françaises aux discours les plus officiels des révolutionnaires se réclamant d'une Indochine révolutionnaire ou de l'Unité des peuples d'Indochine, ou d'un Front de solidarité indochinoise, sans parler d'un Bloc Révolutionnaire indochinois, termes prêtés au Général Giap lui-même. Outre une correcte lecture de l'étude d'Isoart, cet étudiant avait posé la question qu'il fallait, et qui, à Dinan devrait nous rassurer : il n'y a pas que les Français à en être obsédés !

L'Indochine, si coloniale, si réactionnaire fut aussi le mot de ralliement de tous ceux qui combattirent la France de 1945 à 1954 dans une « Première Guerre d'Indochine », avant de s'opposer aux Etats-Unis et leurs alliés du Sud-est asiatique, en une « Seconde guerre d'Indochine », de 1963 à 1975. Il en exista même une troisième, de 1979 à 1989 qui dressa contre les Vietnamiens et leurs alliés révolutionnaires du Laos et du Cambodge, à propos de ce pays-ci, la Chine, associée aux Etats-Unis et autres belligérants. Il a fallu attendre 1992-94, avec le règlement de l'affaire cambodgienne, la restauration de la Monarchie et de

Norodom Sihanouk redevenu Roi du Cambodge pour que cette tumultueuse Indochine fût mise à l'encan. En attendant la suite... Au printemps 2003, ses « Souvenirs » publiés enfin, le général Vô Nguyễn Giap, dans son exergue « aux lecteurs francophones » écrit ceci : « *J'aimerais que les générations actuelles et futures gardent en mémoire les luttes et les souffrances des trente années de guerre qui ont marqué l'histoire de l'Indochine et du Vietnam.* » (90) [Nous soulignons]

Une nouvelle littérature

Cette « Indochine Rouge », selon l'expression du général Salan (91) donna lieu, pour toute la période contemporaine que nous abordons à présent, à une véritable « Montagne de livres » dans toutes les langues et, nous limiterions-nous à la nôtre, que ce serait encore un imposant relief résiduel. Tous les genres littéraires ont été utilisés et nos trois littératures, précédemment relevées se reconstituent, seulement elles se redéployent autrement : l'approche orientaliste dans sa version E.F.E.O. se réduit et se marginalise en faveur d'une autre recherche quasi exclusivement axée sur *l'Événement-Vietnam* (91), soit sur ses guerres, sa révolution sociale, les luttes nationales. Un **Orientalisme moderne** en émerge, prenant le relais d'un orientalisme devenu désormais, par opposition, classique.

Autre remarque : c'est notre littérature-documents, pour l'essentiel tirée par la politique ou drainée par la guerre qui s'impose, dominant les deux autres à un niveau éditorial qui passe tout simplement l'entendement. Ce que n'ont pas voulu retenir, dans leur livre, Bernard Hue et son équipe, préférant prudemment écarter le « politique » ou le « militaire » en privilégiant le critérium littéraire de la « fiction » associée à une « certaine exigence d'écriture ».

Quant à la littérature-lettres, paradoxalement, elle se poursuit bien au-delà de la fin du régime colonial, inspirée par la guerre proche qui se fait vite un passé où la légende se déploie dans un environnement de réalité reconstituée ou d'histoire mille fois refaite d'une guerre ou d'une bataille mille fois racontée. C'est le genre récit de guerre qui se modélise à force de restituer les mêmes recettes. Mais cette littérature est porteuse aussi d'émotion quand elle aborde les thèmes du déracinement, des misères de la guerre, des métissages, des luttes fratricides, de la terreur exercée par les uns et les autres, et de la perte des valeurs traditionnelles, etc. Quelque part se dessine une justification rétrospective de la colonisation, spécialement dans la période allant de 1979 à 1994, années particulièrement sombres pour le Vietnam et son voisin et allié le Laos, tragiques pour le Cambodge victime de l'holocauste des « Khmers rouges » de Pol Pot (1975-1979). S'observe alors durant ces années un regain manifesté par des universitaires et étudiants pour cette littérature coloniale du « temps des Français » et en son sein un vif intérêt est porté à la littérature des voyages, objet de nombreuses thèses et maîtrises de lettres ou d'histoire. Cette littérature-lettres cependant évolue plus complexe qu'elle n'y paraît.

Une littérature qui ne passe pas

L'aspect le plus original des « Littératures de la Péninsule Indochinoise », *opus* déjà cité, concerne les publications allant de 1945 à nos jours. Elles occupent plus du quart de l'ouvrage, ce, en dépit du parti-pris fort sélectif de ses auteurs. C'est impressionnant. Une littérature qui ne passe pas comme ne s'évacue pas

cette Indochine de nos mémoires, toutes générations confondues. Cette réalité « phénoménale » ne saurait pas seulement s'interpréter que littérairement. Sa caractéristique étant d'être française, c'est en nous, en notre façon d'établir nos rapports à l'histoire, de les concevoir, qu'il faut chercher la clef de cette thématique récurrente au point d'être obsessionnelle. La raison n'y suffit pas pourtant, elle trouve son seuil de logique dans une réalité (de quelle nature ?) qui défie cette logique.

Qu'est-ce qui fait que cette Indochine nous manque au point que nous la réinventons sans cesse ?

L'Orientalisme moderne

Nous avons écrit que l'orientalisme classique s'effaçait, continuerait-il par ses savants, ses investigations, ses travaux sur le terrain, ses écrits et dans des conditions que la guerre rend de plus en plus difficiles. On cite l'exemple de l'archéologue et épigraphe H. Marchal négociant, en 1949, en pleine jungle cambodgienne et avec des Cambodgiens d'une tendance révolutionnaire : les « *Khmers Issaraks* », le droit de poursuivre la restauration d'une galerie d'Angkor Vat. Ce même exemple illustre bien les contradictions de cette recherche, alors que commence pour les peuples d'Indochine, l'histoire de leur longue marche dans la douleur et l'horreur des guerres, confrontée à des réalités humaines et politiques auxquelles elle n'était guère préparée et pour lesquelles elle n'était pas faite. Désireuse de ne servir aucun système de pensée, dévouée à une connaissance de l'Autre saisi dans son synchronisme, dans son « antiquité », elle n'autorise aucune connaissance du mouvement, encore moins des phénomènes de rupture. Ce qui change n'est pas son affaire. Il s'en suit entre 1940 et 1945, puis à partir de cette dernière date, en accéléré, des remises en cause profondes de l'E.F.E.O.

L'École, a-t-elle fini par prendre conscience, durant le gouvernorat de l'Amiral Decoux, dans une Indochine ralliée à la cause vichyssoise, qu'une partie notable de ses études, que sa philosophie de « Collaboration des cultures » pouvaient être instrumentées par un pouvoir colonial « réactionnaire », assigné lui-même à résidence, sous la garde militaire des fascistes japonais dont l'action subversive était de favoriser contre la France l'émergence d'un nationalisme vietnamien teinté de couleurs les plus traditionnelles, en phase davantage avec son passé qu'impulsé par la modernité de ses élites nées précisément de la colonisation ? Connaître le passé – histoire et traditions, genres de vie et cultures – pour le seul plaisir de « se » connaître et sans prise sur une réalité changeante, mouvante, équivaut, tel le serpent qui se mord la queue pour mieux s'avaler, à apporter de quoi alimenter l'idéologie d'un pouvoir conservateur, autrement dit à l'asseoir sur la seule force de ses traditions. Depuis les événements de 1930, de nature politique, sociale, économique, les pays d'Indochine, le Vietnam en représentant l'aile marchante, étaient entrés dans le processus historique bien connu de la dualité de l'Ancien et du Nouveau, de la tradition et de la modernité. Et que le monde, par la seconde guerre mondiale, était entré, *nonens volens*, dans une problématique de renouvellement de la géostratégie à l'échelle mondiale. Impliquant, exigeant peut-être, à l'heure de la « Guerre froide », un savoir nécessairement idéologisé.

Ce qu'ont bien compris les tenants français d'une recherche renouvelée. Parmi eux en priorité les ethnologues et les sociologues que leurs disciplines portent naturellement, au départ de la durée à saisir le changement. C'est P. Lévy, ancien directeur de l'E.F.E.O. qui, le premier sous l'impulsion de son maître P. Rivet, s'écarte des recherches traditionnelles en leur apportant « une vision neuve de bien des problèmes indochinois » ; c'est M. Ner, H. Babut, L. Caput « socialisants » qui s'engagent à comprendre en sociologues et politologues, les événements de l'après-guerre mondiale. Cependant la transformation la plus radicale s'incarne en P. Mus. Grand indianiste, bouddhisant de renom, de formation linguistique et sociologique (comme Marcel Granet pour la Chine), une des « Grandes figures » de l'E.F.E.O., Mus revenu de ses « chères « études », tourne son regard vers le Vietnam, dans un engagement total, science et politique mêlées, livre en quelques années, les premiers grands livres du nouveau savoir sur l'Indochine (92). Sa « Sociologie d'une guerre » (93) reste un modèle d'analyse des transformations du monde paysan vietnamien et de son soutien à la cause révolutionnaire. P. Mus annonce la venue d'une génération remarquable d'ethnologues et de sociologues français qui accompagneront, entre les deux guerres d'Indochine, tels G. Condominas (94), R. Eches, R. Pottier, J. Dournes, etc. dans leurs luttes et leurs pauvres vies, les peuples de l'Asie du Sud-Est - toutes ethnies confondues. Quant à Mus, sa réorientation problématique est déjà annoncée, sous d'autres disciplines, par l'école géographique de Ch. Robequain, de P. Gourou (95). Si nous avons à regretter, côté histoire, la carence momentanée d'une discipline qui ne s'est guère renouvelée, en revanche un certain journalisme de guerre, dont les activités de ses « Correspondants » les placent sur la ligne des combats et des... informations, nous apporte une première livraison d'ouvrages d'histoire événementielle, nous révèle les noms de deux futurs historiens : Ph. Devillers, « Histoire du Vietnam, de 1940 à nos jours » (96) et associé à J. Lacouture, « La fin d'une guerre : Indochine 1954 » (97) Autre reconstitution de qualité de l'événement : « Deux actes du drame indochinois : Hanoi 1940, Dien Bien Phu 1954 » du général D. Catroux (98). Il faudra attendre cependant les années qui suivront la « Guerre « française » d'Indochine » pour voir la parution des ouvrages d'historiens de formation : J. Chesneaux publie en 1955 sa « Contribution à l'Histoire de la nation vietnamienne » (99) ; Lê Thanh Khoi, « le Vietnam, histoire et civilisation » (100), puis le célèbre « Viet-Minh » de B. Fall (101), première étude sérieuse de ce qui se passe du côté révolutionnaire du conflit dont le préfacier, P. Mus écrira qu'il s'agit « *d'un livre indispensable à qui touchera au Vietnam... Car il est grand temps, si la leçon doit resservir ailleurs, de mieux saisir le sens de cette histoire, sous l'amas des préventions et présomptions démenties, à l'encontre, aussi des synthèses tendancieuses, prématurées, et à travers le conflit des mémoires, réquisitoires et apologues des principaux intéressés.* ». Enfin une seule thèse (de 3^{ème} cycle) publiée, consacrée à la bataille de Dien Bien Phu par le Colonel P. Rocolle. (102) Sans prétendre à aucune exhaustivité, nous pouvons considérer ce premier ensemble d'œuvres comme les plus marquantes de **l'Orientalisme moderne**... avant que ne s'engage la « Guerre « américaine » d'Indochine ».

Cet Orientalisme, qui donne un sacré « coup de vieux » au langage colonial dont ne se remettra jamais la plus « Grande France d'Asie », nous renvoie à une Indochine en lutte approchée par un courant progressiste de

chercheurs, en décalage semble-t-il avec une société française, occupée surtout à surmonter ses soucis domestiques dus à la reconstruction nationale, exception faite d'une courte période finale (1953-1954) où les campagnes menées quasiment par le seul Parti Communiste Français contre « la Sale guerre », semblent avoir remué quelque peu nos concitoyens. Ce que confirme A. Ruscio (103) qui s'est beaucoup investi dans l'étude de notre opinion publique au moment de nos entreprises et guerres coloniales. Voilà qui contredirait notre analyse d'une Indochine obsédante mais il faut se méfier de l'eau dormante d'une opinion, qu'elle soit individuelle ou publique ! Il faut savoir raison garder d'autant plus que des soldats français, relèveraient-ils d'un Corps expéditionnaire, que des civils français furent atteints dans leur chair et dans leurs biens par la guerre et la défaite, que ces raisons-ci ont provoqué chez nos citoyens cette réaction mesurée à l'aune d'une mobilisation anti-guerre peu ardente qui eût été comprise comme un manquement à la solidarité entre Français. A. Ruscio en convient au demeurant et signale que le P.C.F. conjugue, non sans une certaine prudence, l'Internationalisme prolétarien et s'il est moins passif que les autres, ce n'est jamais que relativement.

Une littérature – documents à quatre faces

Cette littérature – documents se signale avant tout par sa masse ; secondairement : son côté « fourre-tout » ; troisièmement : elle est nourrie et portée par l'événement et elle doit beaucoup à l'extraordinaire médiatisation de la seconde guerre d'Indochine et de ses suites. Certains écrivains, qu'ils soient dénommés scientifiques et littéraires, à un moment ou à un autre de leurs carrières, y concourent, lui conférant une sorte de légitimation scientifique ou littéraire. Cependant, pour l'essentiel, elle reste couverte par les journalistes, tous médias confondus, éprouvant le besoin de dépasser ce qu'il y a de contraignant dans leur métier – la brièveté de l'article, la concision de l'expression, en somme ils aspirent à s'exprimer comme ils l'entendent. Qui sait si, chemin faisant, ils ne se découvriront pas une authentique vocation d'écrivain, l'Indochine n'a-t-elle pas jadis confirmé le talent de R. Dorgelès, révélé L. Werth, fait vraiment connaître A. Malraux, popularisé A. Viollis pour son seul « Indochine SOS », et, durant la première Guerre d'Indochine, n'a-t-elle pas poussé le correspondant de France-Soir, L. Bodard, à nous livrer sa « vision » de la Guerre d'Indochine (104), ni vraie, ni fausse, ni histoire, ni roman, entre objectivité et partialité, entre « bobard et Bodard » - dicit Poirot-Delpech, et le tout charriant un torrentiel talent !

Cette abondante littérature du second type, qui démarre à partir de 1960, atteindra des sommets entre 1967 et 1975, et des temps moins forts sans jamais s'arrêter tout à fait. Ses caractéristiques indiquent la pluralité de ses genres : témoignage, essai, récit (de guerre vécue), reportage, enquête, souvenirs ou mémoires, et même... document. On écrit beaucoup, sur tout et par des biais les plus inattendus : des revues supportent le mouvement d'ensemble, à l'image de *France-Asie* (105) laquelle, accueillant le meilleur de chacune des trois littératures, est très représentative de cet orientalisme moderne qui cherche à s'expliquer, à comprendre ce que son prédécesseur avait eu tendance à négliger. Où loger par ailleurs cette littérature militante qui grandit à mesure que croissent en force les idéologies ? Ne sous-estimons pas pour son impact psychologique,

l'écrit militant, la hardiesse de ses formules, telle « Ne touchez pas au Vietnam ! », qui marquent durablement les esprits. Toute cette littérature ne se conçoit qu'agissante, en rapport direct à une réalité, celle de l'événement ou de l'expérience, et qui constitue sa raison d'être autant que son fondement. Enfin elle est évaluée, cette réalité, suffisamment significative pour justifier le passage à l'acte d'écrire et au livre. Il faut se convaincre que l'Indochine, réalité ou événement, intéresse nos compatriotes, bénéficie d'un lectorat, sans doute apprécié positivement par les éditeurs, au plan financier s'entend, et qui ne réfrènent plus leurs ardeurs à publier.

Trop d'abondance nuit. Entre 1930 et 1935, cette littérature du témoignage, limitée à quelques ouvrages-clefs – cités antérieurement – avait rudement secoué la torpeur de notre colonie d'Asie engourdie dans ses certitudes, en appelant sur elle l'attention de l'opinion publique métropolitaine. L'Etat français, tout à ses préparatifs de la grand-messe coloniale de Vincennes (1931), se sentit dans l'obligation morale d'intervenir. Les Vietnamiens, aujourd'hui encore en parlent, se souvenant de cette fraternelle sollicitude de quelques écrivains libéraux et progressistes. Témoignage qui leur fut transmis d'une génération à l'autre. Ainsi naissent les légendes, ainsi s'estompent-elles quand faiblit la transmission. Dans cette littérature-documents des années de feu qui nous intéresse présentement, quels ouvrages en retenir qui vailent la peine de se les rappeler ? Y Répondre sérieusement présuppose une mise en ordre de cette production littéraire inflationniste. Quatre thèmes – ou faces ou angles d'analyse, ce nous semble, seraient susceptibles de les ordonner, de leur conférer du sens.

Nous retenons quatre faces : politique, idéologique, militaire, et humaine, celle-ci dans sa double acception anthropologique et humanitaire.

Les deux premières, « politique et idéologique », en ligne directe avec le public (la presse en rend compte) surfent sur une permanente et puissante information médiatique, radio et télévision, dont l'impact sur les Français, en comparaison de l'écrit, est plus sensible. Inutile de multiplier les références : souvenons-nous de deux d'entre eux, rédigés par des journalistes, le livre de G. Chaffard, « Les deux guerres du Vietnam, de Valluy à Westmoreland » (106), et sur le tard, de Ph. Franchini, « Les guerres d'Indochine » (107). Sur le fond ils n'apportent rien que nous ne sachions déjà. En revanche, le livre de Nayan Chanda, journaliste et chercheur, « Les Frères ennemis » (108), préfacé par J. Lacouture, est d'une toute autre tenue, l'auteur traitant de la question indochinoise en intégrant dans ses commentaires le triple contexte de la confrontation « Est-Ouest », de la poussée d'un « Tiers-mondisme » actif et prometteur (1955-1970) et de l'affrontement « sino-soviétique ».

Or cette dernière étude, à l'instar de tant d'autres, voile à l'opinion publique, ce qui se passe, en arrière-plan de ce premier front d'ouvrages, pour ainsi dire dans les coulisses, et instruit par une littérature militante éminemment idéologique dont le modèle-type nous vient des historiens du Parti communiste français : Ch. Fourniau (109) et A. Ruscio ainsi que la romancière M. Riffaud (110) ou de la Ligue Communiste Révolutionnaire avec P. Rousset (111), tous mènent le combat contre l'Impérialisme américain au sein d'un Front de solidarité indochinoise, présent à toutes les manifestations « anti-guerre ». A ces deux mouvements, se joindra à partir de 1966, un courant maoïste dont les militants français surenchérisent sur une aide aux « pays frères d'Indochine » estimée

insuffisante et de nature peu révolutionnaire. Suivant en cela le mot d'ordre du Commandant *Che* Guevara, « 1, 2, 3, Vietnam » ils préconisent une mondialisation des luttes en phase avec *la Révolution culturelle* qui secoue la Chine (1963-1975), dont on ignore tout de la réalité des conflits qui opposent entre elles, les « factions » révolutionnaires, sauf à en suivre la trace en lisant « Pékin Information » hebdomadaire chinois abondamment traduit en français, dont on s'arrache les numéros qui circulent d'une main révolutionnaire à une autre ultra-révolutionnaire. De cet activisme, naîtront, dès 1967, les « Comités Vietnam » dont les réunions publiques, souvent houleuses, rassemblent des milliers et des milliers de jeunes manifestants. Et jusqu'au sommet de l'Etat, voici le Général de Gaulle, Président de la République qui s'engage dans le combat contre la guerre d'Indochine, qui est également un combat contre l'Impérialisme américain .

Toute une jeunesse française, pour ne pas dire LA jeunesse, sera aux côtés des peuples d'Indochine en tête desquels se place le « Vietnam héroïque » et elle crie : « Hô ! Hô ! Hô Chi Minh, le Vietnam vaincra ! »

Il ne faut pas s'étonner que le Vietnam soit à la pointe du combat. Ce n'est qu'après le 18 mars 1970, et le coup d'état fomenté et réussi par les Américains pour renverser le Prince Norodom Sihanouk, alors Chef de L'Etat cambodgien, que la guerre s'étend à toute l'Indochine. Exilé en Chine, ce dernier – (avec le Prince Souphanouvong du Laos, allié de toujours des révolutionnaires vietnamiens), se rallie à la cause des maquis communistes cambodgiens qu'il avait jusqu'ici âprement combattus. Un Front Uni National du Kampuchéa – FUNK, se constitue, qui sera doté d'un gouvernement – GRUNK, présidé par le Prince Sihanouk. Les 24-25 avril de la même année, se retrouvent à Canton, sous l'égide du Premier Ministre chinois Zhou Enlai les représentants des trois peuples d'Indochine au sein d'un Front de Solidarité indochinoise. En 1972, puis après les accords de Paris de 1973, mettant un terme à l'engagement militaire américain au Vietnam, l'intérêt de l'opinion publique et militante se déplace sensiblement en faveur du Cambodge ; de même que les mouvements d'opposition à la guerre se transféreront de l'Europe vers les Etats-Unis. Pour résumer : jamais de 1970 à 1975, l'Indochine n'aura été autant revendiquée par les révolutionnaires, du moins est-elle appréciée ainsi de la zone des combats. Norodom Sihanouk est l'un des ardents défenseurs de la « solidarité indochinoise » et n'hésite pas, devant Jean Lacouture, à parler d'un avenir indochinois après la guerre dans le respect de l'indépendance de chaque partie. Enfin après la défaite des khmers Rouges, en janvier 1979, chassés du pouvoir par l'armée vietnamienne, ce sont les alliés de Hanoi qui se chargeront d'assumer cet héritage indochinois de la révolution.

Deux générations de Français, les 20 ans de 1954, et les 20 ans de 1975, se rejoignent, télescopant leurs expériences militantes, et comme cette seconde guerre d'Indochine n'implique l'engagement d'aucun Français, il n'est plus question de retenue : la France tout entière, sa jeunesse en tout cas, avec un bémol sur sa partie « droite » de l'éventail politique, relatif à la nature communiste des combattants révolutionnaires, la France donc se veut consensuelle, trouve le consensus sur la base d'un... **antiaméricanisme idéologique** dont les effets se feront ressentir longtemps après, par exemple, lors du dernier conflit irakien.

Extraordinaire, exemplaire spectacle que nous offre cette moderne Epopée indochinoise, à cette différence près, que les nouveaux héros ne se nomment plus

Galliéni ou Pavie, mais Giap ou Hô Chi Minh... authentiques produits certes du sol vietnamien, mais admirés pour leur « attachement à notre langue, à notre culture » dont ils sont « les plus purs et nobles produits ». L'histoire est porteuse de dérégulation. Le lecteur ou notre auditeur aura compris notre insistance à établir cette **surréaliste réalité indochinoise**, ces réinterprétations les plus irrationnelles d'une guerre où un minuscule David triomphe d'un super Goliath. Le Mythe d'un Vietnam « héroïque et victorieux » - ce qu'il est manifestement, se mue en une interprétation sensiblement différente : « Tout pour le Vietnam », sous-entendu, ce pays a toujours raison, et fi des critiques qui ne sauraient que l'affaiblir. Ce Mythe établi par une certaine gauche française sera dénoncé par cette même gauche quand viendra, vers la fin des années 1970 le moment inéluctable des désillusions, d'une sur-réalité mieux ajustée à la réalité. Aussi irrationnelle qu'a été l'apologie de l'Indochine révolutionnaire, sera excessive la critique portée à son encontre, principalement contre le Vietnam. Mais ceci est une autre histoire.

Car il y a la « face humaine » de cette littérature du témoignage qui trouve, après 1970, une certaine audience auprès d'un autre public français, celui des associations, des ONG, de toute organisation humanitaire qui, faisant fi des idéologies, s'engage à défendre cette part d'humanité dans l'homme écrasé sous les dictatures, victime des guerres, etc. Peuple martyr égale peuple héroïque, c'est l'équation d'un courant religieux, chrétien par excellence et c'est le Père F. Ponchaud qui dénonce le tout premier, dans son « Cambodge année zéro » (112) l'ignominie « khmère rouge ». Suivent son exemple tout en étant différents, les témoignages-souvenirs de N. Sihanouk (113) ou « Derrière le sourire khmer » de Ch. Meyer (114). Journalistes revenus des combats dont ils ont été les témoins, et qui témoignent de la « condition humaine ». Qu'ils soient journalistes ou non, peu importe, parce que dans tout correspondant de guerre, il y a successivement ou à la fois celui qui rapporte la guerre et qui fustige ce qu'elle engendre. Son coût social et humain. « Hanoi, capitale de la survie » (115) de J. Raffaelli, est un livre, de haute tenue littéraire, qui dénonce, comme rarement cela a été fait, combien ces moments « glorieux », vus du terrain, au coude à coude avec un peuple vivant pour sa survie, sont des moments que le peuple vietnamien, un peuple non abstrait, vit dans le plus total dénuement sans jamais être misérable. C'est le cas de le dire : ce peuple tire son héroïsme de son immémoriale pauvreté. Il faudrait aussi mentionner les livres de J.C. Pomonti (116) qui, loin de tout verbiage révolutionnaire, montrent ce qu'est réellement la guerre, telle cette fillette brûlée au napalm ; telle autre se prostituant ; tel garçon ailleurs recherchant désespérément ses parents que la guerre a tués... Et le reporter du « Soir » de Bruxelles, J. Danois-Maricq (117) devenu écrivain et dans le même temps oeuvrant à l'O.N.U. en faveur des œuvres humanitaires, etc.

Enfin, le temps nous presse et nous nous contenterons de mentionner simplement l'utilisation de cette littérature de témoignage, par nos ethnologues et nos anthropologues à la tête desquels émerge G. Condominas aux côtés de qui prend place son ami, J. Dournes (118). Cette fois-ci, ce sont les « oubliés de l'histoire » dont il est question. Il faut rappeler à tous les belligérants, Occidentaux et Asiatiques, qu'ils existent dans leur environnement naturel, cet *Hinterland* qu'ils occupent de toute éternité, et, ethnies ou peuples, ils demeurent attachés à leurs modes de vie et à leurs parlers. Or les guerres d'Indochine ont dégénéré pour ces peuples minoritaires, pris entre deux feux, manipulés,

instrumentés, condamnés à se soumettre ou à... émigrer. Une autre forme de misère apparaît, celle de l'âme, de l'errance, de l'indignité... « Tout le poids de la pitié » !

Le mythe, le nôtre, celui qui justifie notre problématique prend forme. Résumons : ce que nous enseignent les guerres contemporaines, dans une Indochine décolonisée, détachée institutionnellement de la France, c'est la légende d'un espace nommé associé à un grand moment de l'histoire universelle d'une lutte sans merci et gagnée sur une, puis deux puissances d'Occident. Une victoire d'une telle ampleur ne va pas sans mythification. C'est elle qui crée, dans son déroulement puis après le succès, l'image glorieuse, **une sur-réalité**. Que n'effacent que momentanément les déboires, les fautes, les misères, les crimes des Khmers rouges, d'une après-guerre calamiteuse. Après 1990, quand le pays renaît, repart, « se normalise » au bon sens du mot, (nous pensons au Vietnam), la légende reprend de sa vigueur : ce à quoi nous assistons depuis ces dix dernières années c'est « à un retour au Vietnam » que les statistiques touristiques confirment absolument. Inversement : « Retour du Vietnam en France », à partir de 1997, au lendemain du sommet de la Francophonie d'Hanoï. Multiplication des Associations d'amitié, d'entraide, de coopération et ce n'est pas à Dinan qu'on discutera de leur nécessité ; floraison de bulletins, voire de revues dont celle bien nommée, à Sophia Antipolis, de « Passions Vietnam » sans omettre la dernière née : « Carnets du Vietnam » à Lyon, etc., autant de faits qui confirment que dans notre mémoire vive, demeure le souvenir de l'Indochine par une présence recrée, renouvelée sans cesse.

De l'autre côté du miroir, c'est tout l'apport de la « face humaine » de cette littérature que nous venons d'examiner. Peuples glorieux certes, peuples blessés sûrement. Côte à côte, le guerrier et l'homme, l'Indochinoise héroïque qui foudroie l'ennemi et la mère qui panse les blessures de son enfant, du reste, il lui en faudra plus que d'un pansement pour réduire les effets corrosifs de l'agent Orange. D'un point à l'autre de notre regard, le Vietnam se voit « vu » en héros – il fascine ou on l'estime ; en victime – il nous touche. François-René de Chateaubriand (119), dans le chapitre 7 du 24^{ème} livre de ses « Mémoires... », n'en dit pas plus, parlant de la légende Napoléonienne, que si Bonaparte n'était pas mort à Sainte-Hélène, les Français n'eussent jamais construit sa légende, celle en définitive d'un « Surhomme humain », le premier glorifiant la patrie, le second restant simplement Français. Entre cette légende-ci et la nôtre, nous pensons qu'il existe des similitudes. Il nous reste à montrer en quoi elle participe à construire notre universalité.

Quant à sa « face militaire », la dernière traitée de cette littérature périphérique, elle nous réserve la surprise, une de plus, d'avoir fait l'objet récemment d'une recension des plus rigoureuses, menée par des spécialistes d'Asie sous la direction d'A. Ruscio (120) : « La guerre « française » d'Indochine (1945-1954). Les sources de la connaissance – Bibliographie, filmographie, documents divers ». Limitée évidemment à la seule guerre française, ce que nous en apprenons nous stupéfie totalement. Jugez-en ! Sur les 1176 pages de l'ouvrage, 1014 relèvent du domaine littéraire – toutes littératures confondues. Chaque page écrite en écriture serrée comptabilise une moyenne de 12 à 15 références, soit un total de 12 à 15 mille titres [le contenu d'une importante bibliothèque spécialisée], et pour ce qui concerne les auteurs français, avec les

vietnamiens, ils couvrent ensemble plus de 80% du total. Il faudra vérifier, ce n'est qu'une approximation. Nous ne doutons pas que cela vous surprenne autant que nous l'avons été ! Et qui pourrait douter encore de l'existence d'un phénomène historique appelé Indochine ? D'un fait majeur qui passe l'histoire et l'entendement, d'un *continuum événementiel* qui ne laisse pas de nous interroger.

Ayant pris le parti d'accrocher notre pensée à la seule production littéraire française – après tout il s'agit de « notre » regard sur l'autre, accordons-nous cette indulgence de vouloir, de ce monument, ne retenir que ce qui sied à notre thèse. A proximité d'une connaissance scientifique, « Histoire de la guerre d'Indochine » du général Y. Gras (121) est par excellence la synthèse qui fait autorité, suffisamment pour que notre adversaire le *Viet-Minh* [contraction de : *Viêt* Nam dôc lâp Dong *minh* – Ligue pour l'indépendance du Vietnam], lui fasse l'honneur de s'y référer (122). Dans le même ordre d'idée, s'apparentant mieux à notre littérature de témoignage, nous retiendrons tous ceux qui de « Dien Bien Phu », ont écrit quelque chose d'intéressant... pour nous. A la limite leur neutralité sous couvert d'objectivité nous gênerait, leur excessive subjectivité aussi, c'est pourquoi nous avons privilégié une espèce d'entre-deux littéraire. De J. Roy (123) à R. Bruge (124), en passant par Bergot E. (125), Langlais P. (126), Bigeard M. (127), etc., - la liste est longue -, c'est Dien Bien Phu, l'objet de leur passion, de leur investigation – dont ils cherchent les raisons d'une bataille perdue, la part de responsabilité de chacun des protagonistes français de la guerre, à saluer unanimement l'héroïsme des combattants – des deux camps, même si tel ou tel corps d'armée est marqué de sympathie ou d'antipathie, etc. Il y a également des règlements de comptes entre militaires, et beaucoup entre militaires et autorités civiles. On nous faisait un jour remarquer cette propension de nos soldats à s'intéresser davantage à la défaite qu'au succès des armes. C'est normal selon nous, tout insuccès militaire met en relief un désordre, un élément contingent qui s'est glissé dans la faille d'une carapace logique et d'ordre. Ce qu'écrit De Gaulle, à ce sujet, est totalement convaincant. Où est à Dien Bien Phu la faille ? Un de nos étudiants, H. Génin (128) dans un mémoire récent consacré à la bataille, et particulièrement aux ouvrages qui la traitent, a perçu une faille : « *Une bataille jugée « perdue d'avance » avant même qu'elle soit engagée... ce qui la transforme en une sorte de **baroud d'honneur*** », puis une seconde faille : « *la sous-estimation de l'adversaire d'autant plus incompréhensible qu'on le connaissait très bien* ». Y compris l'importance stratégique que le Viet-Minh accordait à Dien Bien Phu et région environnante. Nous ajoutons cette observation d'ensemble : ces auteurs passent insensiblement d'une explication des causes de la défaite aux raisons d'une victoire de l'adversaire. Car la surprise vient moins des stratèges et combattants Viêt-Minh, nullement sous-estimés voire admirés par un général tel que Salan R., que de la mobilisation populaire. Tous unanimement concèdent que sans les sacrifices de ces milliers de « coolies » transportant, en pleine jungle et en zone montagneuse, sur des centaines de kilomètres, à pied ou sur des bicyclettes des charges énormes en aliments et autres matériels de guerre, l'issue de la guerre eût été... Ceci n'était pas pensable, donc ne fut pas pensé. Pour notre armée et pour tous ceux fort nombreux ayant servi ou servant encore, fût-ce « en réserve », l'Indochine c'est le Viet-Minh – pour les Américains ce sera le Vietcong, et à sa tête un chef de génie, fasciné par les campagnes de Napoléon, Vô Nguyễn Giap, et un peuple courageux. Entre douleur et estime, fidélité aux

morts ce que revendiquera toujours H. de Saint Marc (129) et considération, entre souvenir et oubli, et rétrospectivement, la défaite infligée aux Américains dans la « seconde guerre d'Indochine » « sauve la face », peu de professions auront autant été marquées par « l'Indo » que le soldat d'Indochine. Ce qu'il retiendra de l'Asie lointaine ? Un peuple, des peuples, le Viet-Minh, Giap le stratège et Hô Chi Minh (le penseur de cette lutte nationale) mais c'est aussi, l'un n'allant pas sans l'autre, le nom d'une bataille perdue, des morts inutiles dans un combat que le temps rend douteux, mais auquel la haute valeur de l'adversaire confère une certaine honorabilité.

Nouvelles littératures d'Indochine

B. Hue parle d'une littérature-lettres « post coloniale », toute « *création romanesque fort abondante d'un Vietnam colonial* dont Tham-Langlet (130) écrit que « *d'une guerre à l'autre [...] les sources d'inspiration n'ont pas manqué. [car] Nombreux sont ceux qui, pour exorciser les souvenirs, fixer les images ou concrétiser les nostalgies, ont pris la plume pour faire revivre des scènes, où éléments autobiographiques et fiction sont souvent intimement mêlés. Devenu théâtre d'un affrontement idéologique, le Vietnam, dans le fracas des armes et avec ses tragédies humaines, continue d'inspirer, non seulement des auteurs français, mais aussi américains et anglais. Cependant il n'existe aucune étude systématique de cette littérature ; il apparaît donc difficile de l'aborder de façon globale.* » Il faudrait étendre cette judicieuse remarque aux deux autres pays, le Laos et le Cambodge.

Personnellement, nous estimons que ce qualificatif de « post colonial » ne saurait être accepté que s'il s'inscrit à la suite de la littérature dite coloniale. Pareillement, une part de la littérature militaire serait en droit de revendiquer cette filiation d'ordre littéraire. Mais toute généralisation du terme – au sens de « ce qui se passe après la fin du régime colonial » est discutable. On semble oublier que le passage dit de la « décolonisation » en Indochine a été brutal, que les phénomènes de rupture l'ont emporté sur ceux de la continuité. A une exception près le concept d'Indochine, non plus sa réalité, en se maintenant assure un *continuum* historique. Enfin ce n'est pas sans raison que nous avons parlé d'un orientalisme « moderne », à peu près toute la recherche scientifique d'après 1945 s'inscrivant en rupture d'avec l'orientalisme classique.

Ceci affirmé, et conformément aux explications fournies par Tam-Langlet, une partie importante des œuvres de cette littérature d'Indochine prolonge ce qui a été réalisé dans le cadre colonial. En revanche une autre qui ne cesse de croître, dès 1960, plus sûrement après 1980, comment la désigner autrement que par, soit la *littérature moderne d'Indochine*, soit les *nouvelles littératures* de la Péninsule Indochinoise.

Comment parler de l'Indochine quand sa réalité nous fait défaut et que le temps nous en éloigne inéluctablement ? Et si un retour peut-être toujours envisagé, aujourd'hui plus qu'hier, c'est en étranger que nous la retrouverions, et sur une terre devenue étrangère à elle-même (par rapport à notre souvenir) ? Tous les ingrédients d'une littérature d'exil sont rassemblés : combler un manque ou un vide du trop plein d'une vie, « notre vie » en Indochine. Une vie chargée de majuscules d'abstraction : Rêve d'Asie, Mal Jaune, Parfum d'exotisme mais aussi

Mystère d'Angkor, Charme de Hué, Silence et Majesté des pays du Laos,... De quoi faire retourner mille fois dans sa tombe au Huelgoat Victor Segalen !

Que cette littérature de la nostalgie extrême nous plaise ou nous indiffère n'est pas le problème. Sans elle, il manquerait à notre Mythe d'Indochine, une certaine saveur et « notre » Indochine ne serait pas habillée du pesant manteau de la nostalgie ; ou de la mélancolie en robe légère. Plus en profondeur, quand paraît la mélancolie, le sentiment romantique souvent l'accompagne. Tirez de tout ce fatras littéraire, un mot qui vous dérange, un mot ambivalent, mystérieux, trouble. Un mot tel que « Mal Jaune » titre du livre d'un vrai « post –colonial » J. Lartéguy (131). Le mal est « jaune » comme le péril est « jaune ». C'est l'envoûtement, l'opium, les Con Gai (jeunes filles), la foule, le « Sud lointain » de Bergot E. (132), le pays de tous les dangers, de toutes les amours. Nous disons ceci : il ne peut y avoir de légende ou de mythe s'il n'existe pas une représentation populaire.

Comme jadis en France, cette représentation s'exprimait par le folklore dont les fables, les contes de nourrice, les sentences, les proverbes, les chants, etc., composaient pour telle ou telle région – la délimitation géographique du folklore lui assurant son identité, un ensemble de faits, de croyances, de pensées qu'on se transmettait presque spontanément de bouche à oreille. L'oralité alors dominait. L'écriture en la fixant, en la consignait, a permis sa préservation mais, dans le même temps, l'a dénaturée, dévitalisée. Pour l'Indochine un phénomène similaire, en inversion, s'est produit : des romans et autres écrits de fiction, des mots, des images, des *a priori* ou des idées toutes faites, en somme une *Rumeur*, du grec *Phèmè*, cette « puissance insaisissable » de Platon, s'est dégagée. Ici l'écrit a nourri la légende colportée (oralement) par les lecteurs, ce que traduit l'expression « *le livre dont on parle* ». Ainsi du « Mal Jaune », comme bien avant il y eut « La Perle d'Extrême-Orient », et après « l'Indochine vaincra ». Ira-t-on jusqu'à parler d'un folklore français d'Indochine ? De façon complémentaire : du fait de l'éloignement de la colonie par rapport à la métropole, s'est développé un « exotisme de la sensation », « *Nuit de Chine, nuit câline* », ou « *Ma Ton ki ki, ma Tonkinoise !* », lequel se concoctant à la *Rumeur* en a accru la puissance suggestive. Toute une mémoire française, plurigénérationnelle a été traversée, par moments pénétrée de ses fulgurances mythiques. Il en est résulté des rêveries (ou des cauchemars) d'Asie.

A un tout autre niveau de représentation de ce romantisme indochinois, le thème de la « Chute de l'Empire » - l'Indochine constituant le premier maillon à avoir « sauté », nous paraît s'imposer fortement. Ainsi de l'Empire, de son affaissement, de son éloignement dans le temps, de toutes ses « poussières » qu'il laisse sur son passage : « *Poussières d'Empire* » ! Ainsi de ce goût d'amertume déposé dans nos souvenirs, d'un monde qui disparaît avant d'avoir réalisé ce qu'il se proposait d'établir. Empire affaîssé, Empire inachevé.

Cette notion d'Empire, pour le décryptage de notre mythe, est fondamentale, et quasiment seul le document littéraire nous en autorise l'accès. Puissance de la création esthétique qui relaie les savoirs rationnels, quand la raison, dans son effort d'expliquer, de comprendre le mouvement du monde, se heurte à ses propres limites. Si le mythe en grec *muthos* (parler, discourir) s'oppose à la logique *logos* (pensée, discours), par contraste ils s'éclairent l'un l'autre. Reste le souvenir de ce que cet Empire fut : une réalité physique et

historique [substrat du Mythe] ; un système de communication sous la forme d'une mise en rapport de deux cultures, et de populations les plus diverses entre elles [codage du mythe]. Cette chute, c'est aussi un passage entre vie et mort, énergie et langueur, épopée et déclin, possession et dépossession. Et au bout du compte : une France rétrécie, repliée sur-elle même en perte de vigueur et s'éloignant à tout jamais de ses rivages du Pacifique. En dernière analyse, ce mythe d'Empire, notre regard se retournant sur nous-mêmes, c'est celui de notre universalité profondément remise en question.

Cette thématique du genre « Fin de monde », insidieuse, corrosive, subversive, a été successivement traduite et dominée par deux acteurs : une nature d'Indochine déliquescence et son humanité plus mouvante, moins « sage » ou moins stable que prévu. On la pensait, telle une femme, soumise, et telle la femme, elle nous surprend, mouvante, changeante et révoltée. C'est Malraux qui, en 1925, avait raison parce qu'il avait simplement pris conscience qu'au sein de la société coloniale les écarts sociaux, les différences de traitement politique et juridique, ne pouvaient guère laisser les choses en l'état. Deux visions, côté français, de l'Asie, une altérité dédoublée, une thématique de l'incompréhension a d'évidence jeté un trouble ou troublé l'idée que les Français, en Métropole, se faisaient de leur « Indochine ». Comme quoi une pensée mythique peut évoluer sur des contradictions, mais elle ne s'établit pleinement qu'en se fixant sur des convictions fortes.

C'est toute cette « fin de monde » que des romanciers, dans la tradition de la littérature exotico-coloniale comme des auteurs d'une nouvelle littérature, ont tenté de traduire avec une certaine efficacité. Parmi les premiers, M. Tauriac et son roman « Jade » (134), « La rivière noire » de P. Courtade (135), « La trompette des anges » de L. La Praye, sans omettre l'œuvre de J. Lartéguy. Mais où situer J. Hougron avec sa « Nuit indochinoise », et ayant prise sur notre mythe, « les Asiates » (136) ? Dans une Indochine qui fiche le camp, menacée de tous côtés par la subversion communiste et l'élan nationaliste, ceux des Français, ou des Eurasiens, qui tentent de survivre ou de continuer l'aventure, tous ces laissés-pour-compte de l'Empire en quête de leur dignité, fascinent à proportion d'une France d'Asie qui, insensiblement, se délite : « *C'est la lente glissade commente J. Hougron, à l'Asie d'une des familles, sa déchéance disaient les blancs. Il y a une tentation de l'Orient.* ». Thème que développera dans « La Métisse blanche » K. Lefèvre (137) et, en contrepoint Ph. Franchini découvrant avec bonheur les vertus du « Métis » (138)

Quant à la nouvelle littérature, à sa manière bien à lui de traiter au plan humain ce passage d'entre-deux histoires, la française et maintenant celle des Indochinois, J. Hougron pourrait s'y apparenter, jusqu'à un certain point cependant. Car avec M. Duras, E. Orsenna, P. Schoendoerffer (139), il n'est vraiment plus question d'une tradition littéraire coloniale, même si le cadre et le contexte dans lesquels sont plongés leurs personnages renvoient à l'Indochine de l'Empire. Chez Duras la repossession de son Vietnam, le retour au pays quitté, se double – érotiquement – d'une re-possession de l'amante par l'amant chinois.

Cette thématique de la dépossession est très nettement développée par Orsenna et jamais livre n'a autant marqué la fin de l'Empire que « l'Exposition coloniale ». C'est ce qu'analyse avec justesse, Tham-Langlet : « [Il s'agit] d'une représentation narrative de la décadence qui suit l'apogée ; l'histoire des héros

se confond avec l'histoire du sentiment colonial, et si le Vietnam y occupe une large place, cette place est la dernière... Le Vietnam est le symbole de la chute d'un Empire épuisé par le foisonnement, déjà gagné par la mélancolie : nostalgie d'une authenticité rêvée, qui n'a été vraiment, que dans l'artifice de l'Exposition de 1931, à Paris. » Insensiblement nos romanciers cheminent dans leurs histoires, tels des pèlerins à la recherche de leurs vies, de leurs âmes, d'eux-mêmes. C'est le cas de Schoendoerffer. Entre reportage et roman, action et philosophie, son œuvre fait « bande à part » d'autant plus qu'elle se prolonge, se complète, se double d'une œuvre cinématographique. En équivalent roman, Schoendoerffer fait penser à Hocquard (*opus* déjà cité), associant en son temps texte et image et lui aussi en « pèlerinage ».

Si bien que ces œuvres annonciatrices d'une fin d'empire attendue, paradoxalement nous révèlent que cette thématique, dès le départ, c'est à dire dans les tout premiers commencements de l'Empire, quand il était jeune et vigoureux, cette thématique existait déjà, son énoncé à peine décalé en regard de ce que nous venons d'étudier. Déjà au tout début du 20^{ème} siècle, des écrivains mettaient en doute sa durée et en relief son caractère éphémère. Immédiatement vient à l'esprit de ceux qui connaissent cette littérature d'Indochine, le nom de Pierre Loti. Le Loti de son œuvre la plus forte d'Asie : « le Pèlerin d'Angkor » (140). Relisez la, tout y est, y compris le « pèlerinage », y compris tous les symboles forts qui composent ce Mythe d'Indochine, son exotisme de la sensation (négative et irritante), de la « saveur » (forte), et s'il n'y a pas de « mal jaune », d'évidence chez Loti il y a une déprime asiatique : il y a des ombres, l'immense sylvie cambodgienne, des tigres, des vers, des mites, un climat qui vous rétrécit l'âme sans vous achever le corps ; il y a des « Annamites grêles, au torse couleur de safran », des jeunes filles dont les dents laquées de noir « font ressembler leur bouche à un trou sombre », etc. Les temples d'Angkor ? ce « figuier de ruines ». La forêt ? « On la sent hostile, meurtrière, couvant de la fièvre et de la mort ; à la fin on voudrait s'en évader, elle emprisonne, elle épouvante... » Et puis c'est, dès 1912, l'adieu annoncé : « *De nos jours il est vrai, d'autres aventuriers, venus d'un pays plus à l'Occident (la France), troublent quelque peu la forêt éternelle, car ils ont fondé non loin d'ici un semblant de petit empire. Mais ce nouvel épisode manquera de grandeur, et surtout manquera de durée ; bientôt, lorsque ces pâles conquérants auront laissé encore, dans la terre indo-chinoise, beaucoup des leurs – hélas ! beaucoup de pauvres jeunes soldats irresponsables de l'absurde équipée -, ils devront plier bagage et fuir ; alors on ne verra plus guère dans cette région errer, comme je le fais, ces hommes de race blanche qui convoitent si follement de régir l'immémoriale Asie et d'y déranger toutes choses.* »

Stupéfiant, n'est-ce pas ? Sur un point pourtant Loti s'est sous-estimé et en cela il n'est pas un Exote exceptionnel : cette Asie détestée, honnie, rejetée, par son « écart absolu » en regard de l'Orient qu'il a aimé et qui l'a profondément sensibilisé, aurait dû, tel un défi jeté à sa face – la mort de son frère sur ces terres d'Indochine, l'inciter à la déguster dans sa morbidité même, dans son mystère, dans l'impénétrabilité de sa jungle, la forcer à lever son voile. S'il ne l'a pas écrit, à son insu il l'a fait : le Cambodge d'Angkor de Loti a marqué l'esprit de ses lecteurs : des trois pays d'Indochine, le Cambodge est celui qui a le plus conservé son mystère. Car ce Mythe d'Indochine s'enrichit de ses parties. C'est l'Indochine, une dans sa diversité. Cette idée portée au plus haut point par notre

Orientalisme classique d'un Troisième Monde, d'un Nouveau Monde, est passée dans l'inconscient national. Une Indochine plus grande, plus vaste qu'elle n'est, adossée à l'Inde, le front penché sur le plateau tibétain, et à l'ouest, l'œil gauche rivé sur la Thaïlande voisine.

Et sur un autre point, Loti s'est trompé : ce « nouvel épisode » n'a pas manqué de grandeur, se serait-il achevé en tragédie sur une fin d'empire annoncée et advenue. L'Empire français est mort, demeure l'Indochine des peuples cambodgien, lao et vietnamien. Sa littérature continue et ces dernières années a opéré un vrai tournant au point qu'à un horizon rapproché, elle arrive à son terme. Plus que d'un tournant il s'agit d'une rupture. Difficile pourtant dans un domaine aussi sensible que celui des lettres de se prononcer avec fermeté. Tout ce passe comme si, ce que nous lisons *hic et nunc*, semble accélérer ce mouvement de « dépossession » d'Indochine en définitive partance ; comme si, ce que nous avons ressenti, nous conduisait vers une thématique d'« Indochine » s'épuisant d'elle-même faute de se... décoloniser mentalement.

A l'horizon de ce début du troisième millénaire, la partie la plus marquante de ce renouvellement, B. Hue le signale, prend appui sur deux œuvres : « La Montagne des parfums. Une saga indochinoise » de Pedro Nguyễn Long (141) en 1996 et Yveline Féray (142), « Dix Mille Printemps » en 1989. Deux œuvres dissemblables cependant qui ont en commun le souci d'une grande rigueur historique.

La première raconte l'histoire d'un écrivain vietnamien émigré, francisé dont le récit de sa vie est recueilli par Georges Walter, ancien journaliste de notre télévision nationale, et lui-même romancier de qualité. Récit relaté sous forme d'enquête, Walter s'effaçant totalement derrière son témoin, « parce qu'il a voulu faire entendre une voix et elle seule. » La parole est ainsi donnée, enfin, à l'autre vietnamien, à son vécu – fort douloureux, à son histoire qui est aussi celle de sa famille, de son père à la recherche de son fils, le narrateur. Cette histoire est narrée par un Vietnamien pour un public français, vraiment à son intention, comme s'il voulait lui signifier que la vie que les Vietnamiens ont vécue, du fait de la colonisation, correspond à une vie faite sans eux, par d'autres : les Français. Du moins est-ce notre lecture de l'ouvrage. Deux regards se croisent dévoilant une altérité complexe, vécue dans l'ambiguïté, dans une quête permanente des sources, du « Père », voilà qui tranche sur tant d'autres romans au point que par un contre-regard, celui du lecteur, il nous les rend inutiles si ce n'est insupportables. Roman de la dépossession de soi par l'autre.

Concernant l'œuvre d'Y. Féray, de son « Cycle de l'Est », élargie depuis « Dix Mille Printemps » à « Monsieur le Paresseux » (2000) et à trois volumes de contes « vietnamiens » (1998), « chinois » (2001) et le dernier « cambodgiens » (2003), soit un total d'environ mille huit cents pages, nul doute n'est possible : **la rupture**, c'est elle. C'est d'abord en elle qui faut parler de rupture : en 1966, un premier roman sur le Cambodge du temps de Sihanouk avec beaucoup de personnages français, ces coloniaux transformés en agents de la coopération, et un Pays-Fleuve : le Cambodge et le Mékong. Une seconde rupture d'avec son œuvre du « Cycle de l'Ouest ». Entre ces deux phases : la rencontre de l'œuvre de Segalen. Elle décide, dès lors, au Vietnam d'aller jusqu'au bout de son Exotisme, de son « Esthétique du divers ». Avec elle plus d'Empire, plus d'Indochine, française ou non, plus trace d'aucune sorte de la moindre présence occidentale, et

il n'y a pas d'autre voie pour elle que de s'immerger dans l'histoire ancienne du Vietnam ; « Dix Mille Printemps », autour du Lettré Nguyễn Trai se déroule au 15^{ème} siècle ; « Monsieur le Paresseux » consacré à Lê Huu Trac, grand Maître des médecines du Vietnam, situe l'action à la fin du 18^{ème} siècle, quelques années avant l'arrivée des Français. Un critique a résumé son œuvre d'une phrase : « Roman et épopée vietnamiens écrits en français ». Il aurait pu ajouter ceci : première œuvre littéraire consacrée au Vietnam, puisant l'essentiel de ses sources dans les fonds scientifiques de l'Orientalisme français, de l'E.F.E.O. ou d'autres écoles. Il semble que son public, premier servi, soit un public vietnamien, et c'est vrai que ses premiers lecteurs ont été ceux de l'émigration ou de la diaspora vietnamiennes, en attendant, par son œuvre traduite depuis 1997, des lecteurs vivant au Vietnam, et ce n'est pas exagéré de dire qu'ils lui ont réservé un accueil enthousiaste.

Etonnante Indochine, vue cette fois-ci des rives du Mékong ou du Fleuve rouge. Ces rives que nous avons – littérairement négligées, ayant opéré le choix, compte tenu de notre problématique de n'exploiter que la partie française – et non francophone de l'immense littérature d'Indochine. Le succès vietnamien rencontré par Y. Féray est suffisamment rare pour être mentionné. Cette littérature faite par des Français est avant tout lue par des Français. Second fait : sur cinq ou sept générations de nos compatriotes, le succès commercial fut régulièrement au rendez-vous, avec d'énormes tirages pour Bodard, Lartéguy, Duras, Orsenna, Hélié de Saint-Marc et d'autres. Conclusion : un lectorat d'Indochine existe bien et couvre tous les publics de toutes les époques. Troisième fait : cette littérature est marquée par ses différences, ou ses niveaux ; pourtant il est arrivé fréquemment que les auteurs glissent d'une catégorie à l'autre, croisant sur leurs chemins des publics différents. De tout cela il faut rejeter l'idée d'un système rigide. Enfin si l'Indochine survit après sa vie coloniale dans nos mémoires, c'est que dans son rapport psychique à nous, mesuré sur une durée moyenne d'un siècle, elle a tissé ou créé une sorte de « réalité mentale », pas seulement, mieux vaut parler de « cohérence mentale » sur notre besoin et désir d'elle, un désir d'Indochine, d'être ailleurs, d'être là où nous n'avons pas l'habitude d'être. Un désir d'Asie en phase avec notre désir d'universalité. En cela notre pensée, notre mythe d'Indochine tient sa cohérence, par cela qu'il se structure. Ce qui fait que ***l'Indochine n'est pas l'Indochine*** comme Chateaubriand, à propos de l'Empereur Napoléon, avait dans ses « Mémoires... » écrit : « Bonaparte n'est plus le vrai Bonaparte ».

CONCLUSION : DE L'EXCEPTION...

C'est dans le vingt quatrième livre de ses « Mémoires d'Outre-tombe » et au dernier chapitre consacré à la vie de Bonaparte que F.-R. de Chateaubriand tente de s'expliquer sur la montée en puissance de cette légende napoléonienne – défiant toute réalité et toute raison, devant laquelle il ne lui reste plus qu'à s'incliner : « *Bonaparte n'est plus le vrai Bonaparte. C'est une figure légendaire composée des lubies du poète, des devis du soldat et des contes du peuple... Ce héros fantastique restera longtemps réel ; les autres portraits disparaîtront.* »

Certes comparaison n'est pas raison, mais si le raisonnement analogique n'a qu'une relative valeur intellectuelle, à sa décharge, il en possède une

éminemment pédagogique : provoquant les rapprochements, il aide à mieux apprécier les différences.

Il nous a semblé intéressant, prolongeant Chateaubriand, d'introduire cette réflexion de Malraux (143) , le Malraux de l'aventure indochinoise. Quand, dans sa recherche d'un dialogue entre l'Occident et l'Asie, affrontant Henri Massis, défenseur passionné des valeurs occidentales, qui, au nom d'un héritage culturel à préserver, fustigeait « l'idée d'un certain asiatisme qu'on [Malraux] nous propose », l'auteur de « la Voie royale » en appelait à la nécessaire synthèse dont l'Indochine, par la France médiatrice, est porteuse. Cette synthèse était rendue possible « *du fait que la pensée européenne, la française donc, dans le domaine de l'esprit, s'est toujours exprimée par la création de système, c'est-à-dire d'allégories, de mythes cohérents...* » Et prenant en exemple l'Indochine, il poursuivait : « *c'est par la connaissance de son algèbre [Michelet aurait dit sa « chimie », Braudel sa « synthèse »] qu'on doit travailler à en construire un nouveau.* »

Ainsi pour Chateaubriand, il y aurait une légende que se raconte le peuple sur un mode affectif et oral ; pour Malraux, un mythe cohérent, une représentation mentale plus élaborée – écrite, et portée par l'élite. De bas en haut, la France et les Français se représenteraient leur histoire, dans ses moments forts, glorieux, de grandeur, en les sur-dimensionnant jusqu'à les inscrire, hors de toute réalité, de toute durée. Il est symptomatique que ce soit deux écrivains-intellectuels à réfléchir sur notre rapport à l'histoire en associant *mūthos* et *logos* , histoire passée et histoire revécue, ce qui nous fait dire que la vraie Indochine n'est pas l'Indochine réelle.

Cette dernière, depuis le demi-siècle écoulé, n'existe plus en tant qu'entité politique française ; ni en tant qu'entité asiatique : le Laos, le Cambodge, le Vietnam séparément constituent des réalités géographiques, étatiques, nationales. Et que je sache, ils ne sont pas prêts à revivre « leur » Indochine, la révolution n'étant plus à l'ordre du jour dans cette pointe orientale de la Péninsule indochinoise. S'ils se regroupent, c'est au sein d'une nouvelle entité géo-économique : les Etats de l'Asie du Sud-Est qui rassemblent d'autres pays que les leurs. Exit l'Indochine... en apparence du moins.

Seule demeure donc la « vraie » Indochine dont nous continuons à parler, à rêver sans doute, mieux et plus fort que cela - dont nous faisons régulièrement le tour du propriétaire.

Vaste domaine qu'il nous faut cultiver, enrichir et même faire évoluer, car il n'est pas de mythe durable sans un avenir qui le maintienne « en vie ». Cet avenir, ce sera la « culture partagée avec le français », l'espace francophone. Le mot « espace » n'est pas vain, par lui nous avons commencé à poser le Mythe, ce sont ses fondations, son substrat. Par lui nous achevons de le définir. C'est qu'il nous manque terriblement, ce lieu dit d'Asie, cette « colonie chérie », cette « Perle d'Extrême-Orient » de notre Troisième République qui officiellement, après 1879, imposa **l'Exception française** (144), en pensant, peut-être, à son existence lointaine. En effet, nos orientalistes nous l'ont dit et répété : avec notre présence en Asie, cet autre monde, sur ces « rives du Pacifique », nous avons concrétisé - enfin - notre universalité. Nous n'y étions pas, nous y sommes. Maintenant que nous n'y sommes plus, nous feignons ou nous rêvons d'y être, d'autant plus que Lao, Cambodgien ou Vietnamien l'affirment : s'il en est resté quelque chose de

nous, de nous en eux (et réciproquement ?), c'est par la **culture** dont l'E.F.E.O. a été, par excellence, mais elle n'est pas le seul, le plus digne, le plus fécond représentant de cette France républicaine et c'est tout le paradoxe que nous offre cette grande école républicaine d'avoir été la moins porteuse de l'idée républicaine assimilatrice. Dans son principe « différenciateur » comme dans sa recherche - quoique relevant du régime colonial, elle n'a jamais été colonialiste. C'est elle qui a été, qui continue aujourd'hui d'être, le legs français le plus utile aux peuples d'Indochine.

Nous sommes arrivé au cœur du mythe. En définitive quelle Indochine, les œuvres de notre littérature ternaire investissent-elles ? Ou recréent-elles ?

A chaque fois, pour chaque génération, à mesure que se déploie notre Troisième République, se crée une mode littéraire : œuvres de la fondation - quand la République s'installe ; œuvres de la conquête - quand elle se fortifie dominatrice et arrogante ; œuvres de l'*Imperium* - quand elle refonde sa puissance militaire en vue de préparer la revanche de 1914-1918 ; écrits touchant à son apogée - quand elle célèbre à Paris ses noces coloniales et que s'affirme la notion d'une « France d'Asie » ; récits de témoignages et essais de dialogue - quand vient le temps des doutes et que, après 1930, s'annonce le déclin ; œuvres critiques, de réflexion et de remise en question - quand après 1945 la République, quatrième du nom, entre dans la tourmente d'une guerre qui finira avec elle. Littératures d'Empire et littératures d'Indochine ont coexisté au sein d'une France républicaine, fière de son exception. Mais par delà l'Empire, la littérature ayant pour objet l'Indochine se poursuit, polyvalente, multiforme, abondante... sans désespérer et jusqu'à nos jours.

S'il est logique que s'établisse entre colonisation et littérature un rapport étroit, un lien réciproque, quand se distend jusqu'à la rupture cette relation, cela l'est beaucoup moins. Avec une continuité des thèmes, de représentations, d'images récurrentes, d'émotions tout aussi vives que les disputes sont ardentes, gauche et droite se querellant autour du bilan colonial, des révolutions glorieuses ou sanglantes, des guerres libératrices ou tyranniques, « leur » Indochine comme les colonialistes avaient « leur » Indochinois, voilà qui ne relève plus de simple, bonne, apaisante raison. Indochine, cet « objet poétique » de H. Copin, cette passion française, plus elle s'éloigne de nous, plus elle s'intériorise en nous. Cette Indochine « intérieure » est d'autant plus « poétique » qu'elle est vraie. Et grande. Mais de l'idée - bien républicaine et française - que nous nous faisons de la vérité et de la grandeur.

Grande, l'Indochine, moins d'un espace mesurable que de la perte qu'elle inflige au domaine français, cette parcelle du champ impérial que par nécessité nous abandonnons, parce que lointaine, isolée, difficilement cultivable, tout en sachant que dans cet abandon s'annonce le « début de la fin ». *Nostalgie et mélancolie*. Grande par son symbole : c'est en Asie que la France a fait reculer les limites extrêmes de son universalité, son « balcon du Pacifique » ; absente de son « Far East », elle ne peut plus se prévaloir de son exception ; elle se banalise ; elle a cessé d'être universelle. *Regrets éternels*. Car s'il est une valeur parmi les valeurs fondatrices de son « Exception », qui les résume toutes, c'est l'universalité. En elle réside toute la thématique de la « Grande Nation », porteuse d'un idéal forcément scientifique, dominé par la raison et les savoirs rationnels mais qui, dans son humanisme, ne saurait se contenter d'étudier les hommes dans

leurs castes, leurs religions, leurs différences, leurs particularismes, dans leur culturalisme, si en son cœur elle n'était convaincue de l'unité, de l'unicité de l'espèce humaine. Enfin grande, ne l'oublions pas, de la grandeur, de l'originalité, de l'humanité des civilisations que son orientalisme a étudiées, et dont la France a eu la charge et la délicatesse (cela se discute) de ne pas s'en affliger, tel « le lourd fardeau de l'homme blanc à porter ». Hors de l'Asie, la « Grande nation » se rapetisse. « *Triste comme la grandeur* » avait dit Napoléon à quelqu'un qui lui signalait la grandeur d'un monument.

Et cette Indochine est vraie – affectivement. C'est une absente-présente. Vraie de la vérité des sentiments – *elle nous manque*, des sensations – *elle nous charme*, des émotions ressenties – *elle reste mystérieuse*. Dans cette épreuve de vérité, l'attitude de nos écrivains, autrement dit leurs écrits, est d'un apport fondamental. Ils nous ont préparé à l'aimer – parfois à la détester ; ils ont tenté de nous initier à ses mystères – nous ne les avons pas crus dès l'instant où nos orientalistes nous ont convaincu que l'ignorance des cultures d'Indochine servait celle des charlatans ; ils nous ont guidé à vouloir la désirer – donc à souffrir ; et à vouloir, dans ses luttes, la comprendre – sans pouvoir toujours de « l'intérieur » la saisir. Autant le sentiment d'une grandeur disparue est triste, autant notre « vérité » sur l'Indochine est jouissive, mélancoliquement jouissive, parce que, à la limite, qu'elle s'est dépossédée de nous avive le désir que nous avons d'elle. Désormais nous la regardons, en son ensemble et en ses parties, pour elle-même, pour ce qu'elle est.

Mais pour arriver à exprimer, à fonder ce Mythe puissant d'une Indochine enkystée dans l'exception française, cette « Passion » qui nous habite tous, serait-elle vécue différemment, il était nécessaire de ne point l'étudier sans rassembler toutes les littératures françaises, car prises séparément, chacune d'elles ne peut que nous retourner une vision partielle, et de l'Indochine, et surtout – à son propos - de notre regard sur nous-mêmes.

Ces trois littératures sont représentées à Dinan. Faut-il s'en étonner ? De plus en plus fréquemment elles sont invitées, par leurs représentants, à s'asseoir à la table de la connaissance, autour du domaine patrimonial dont j'avais mentionné plus haut l'existence. L'Indochine vit désormais dans nos livres et dans tous nos écrits ; d'autres iront la rechercher chez elle et quelques uns « en elle », ils continueront tant qu'elle sera objet de connaissance, objet de rencontre – au cours des voyages il se passe toujours des choses étranges, et il est des mondes invisibles à investir, des senteurs subtiles à ressentir, et des désirs à sublimer. L'Indochine demeurera toujours ce lieu du Pacifique que fréquenta jadis la France et, d'une génération à l'autre, de livre en livre, d'écrivain à écrivain, tels des passeurs culturels, nous continuerons à les lire, pour nous en souvenir.

Nice, mai 2003

PIERRE-RICHARD FERAY
Docteur d'état ès-lettres
 Maître de conférences hors-classe d'histoire
 Université de Nice-SophiaAntipolis

ESSENTIEL BIBLIOGRAPHIQUE

1. Hue B. – sous la direction de, *Littératures de la Péninsule indochinoise*, Paris, Karthala – AUF, *Préface historique* de P.-Rd. Féray, p ; 1-35, Coll. Histoire littéraire de la francophonie, 1999.
2. Collectif – textes réunis par A. Quella-Villéger, *Indochine, un rêve d'Asie*, Paris, Omnibus, 1995.
3. Jung, C.G., *Types psychologiques*, Genève, Georg éditeur S. A., 1993.
4. Se référer à : Ferro M., *Histoire de France*, Paris, Odile Jacob, 2201 ; d'Ainval, Ch., *Les belles heures de l'Indochine française*, Paris, Perrin, 2001.
5. Mauss, M. – *Sociologie et anthropologie*, Introduction de Lévi-Strauss, Cl., Paris, Le Seuil, 1989 ; à compléter par : *L'Identité*, séminaire interdisciplinaire dirigé par Lévi-Strauss, Cl., Paris, P.U.F., réédition, 2000
6. Richer, Ph., *L'Asie du Sud-Est*, Paris, Imprimerie nationale, Coll. Notre Siècle, 1981 – lire l'introduction, p. 1-22.
7. Isoart, P., *Les Etats de l'Asie du Sud-Est*, Paris, Economica, 1978.
8. C'est Malte-Brun (1775-1826), géographe universaliste, d'origine danoise, qui a proposé, sur la base d'un vocabulaire latin, *Indosina*, relevé en 1811, par le philologue hollandais, Leyden – alors établi à Calcutta, l'appellation d'Indo-Chine (1825), « nom nouveau, clair, expressif et sonore » pour remplacer les appellations de l'époque d'Inde extérieure ou orientale. Pour Malte-Brun Indo-Chine devait s'appliquer à toute la Péninsule située entre les Golfes du Bengale et du Tonkin.
9. Bernot, L., *Leçon inaugurale*, prononcée au Collège de France, le 2 mars 1971.
10. *Littératures de...*, *op. cité*.
11. Saïd K. Ed., *L'Orientalisme – l'Orient créé par l'Occident*, Préface de Tzvetan Todorov, p. 7-11, Paris, Le Seuil, 1980.
12. *Littératures de...*, *op. cité*.
13. *Hinterland*, d'abord qualifié de « vietnamien », puis d'indochinois est un terme de géographie humaine suggérant l'idée vague d'arrière-pays. Physiquement l'*Hinterland* désigne une vaste zone-tampon où se rejoignent le Laos, le Cambodge, le Vietnam et la Thaïlande, excroissance montagneuse des Hauts-Plateaux tibétains. Des populations ou ethnies y vivent en nombre important (par dizaines) et désignées de « Proto-Indochinois » par MM. Haudricourt et Condominas, vocabulaire exprimant leur « aborigénéité » et qui a fini par remplacer, heureusement, les qualificatifs de « sauvages », barbares, primitifs, etc. que Vietnamiens et Français leur avaient attribués.
Lire : Cristol, F., *Missionnaires et explorateurs dans l'Hinterland vietnamien entre 1849 et 1914*, Mémoire de DEA – sous la direction du professeur Féray, UNSA, 1999.
14. De Lanessan, Jean-Ch., *L'Indochine française*, Paris, Alcan, 1889.
15. Morlat, P., *Indochine Années vingt : le balcon de la France sur le Pacifique, une page d'histoire de France en Extrême-Orient*, Paris, les Indes savantes, 2001.
16. Brunshwig, H., *Mythes et réalités de l'Impérialisme colonial français*, Paris, A. Colin, 1960.
17. Launay - l'Abbé A., *Histoire ancienne et moderne de l'Annam*, Paris, Challamel Ainé, 1884.
18. Collectif – Simon, P.J., *Esquisse d'une sociologie de la littérature française d'Indochine*, in *Revue Pluriel*, N°1, 1975. A compléter par : Yeager, Jack A., *The vietnamese Novel in french, a literary response to colonialism*, Hanovan and London, University Press of New England, 1987.
19. Lombard, D. – sous la direction de, *Rêver l'Asie : Exotisme et littérature coloniale aux Indes, en Indochine et en Insulinde*, Paris, E.H.E.S.S., 1993. D. Lombard propose la date du 29 juillet 1915 – remise du prix de l'Académie française à Emile Nolly, écrivain-soldat mort l'année précédente pour « marquer la naissance officielle de la littérature dite coloniale ». C'est une indication importante concernant cette littérature.
20. Il existe une littérature « pré-scientifique » et « scientifique » sur cet *Hinterland* de 1849 à 1914, dominée(s) par les « explorateurs-voyageurs » des Missions Etrangères de Paris, fondées en 1668, avec les travaux des Pères Simonnet, Dourisboure et Guerlach (ce dernier dans sa « célèbre » lettre de 204 pages), et d'autre part, souvent liées à des

- Sociétés de Géographie ou des « Revues spécialisées dans l'Exploration », les travaux des soldats-officiers de l'Armée coloniale (CM 409). Consulter la thèse de Doctorat d'ethnologie de Nguyễn Van Huy, *les politiques d'intégration des montagnards des Hauts Plateaux du Centre du Vietnam, des origines à 1958*, Paris, Université de Paris VII, 1997, 987 p.
21. Moura, J.M., *Lire l'Exotisme*, Paris, Dunod, 1992.
 22. Copin, H., *L'Indochine dans la littérature française des années vingt à 1954. Exotisme et altérité*, Paris, l'Harmattan, 1996.
 23. Devillers, Ph., *L'Asie du Sud-Est*, Tome II, Paris, Sired, 1970, - Lire *l'Introduction générale* de Lê Thanh Khôi, in Tome I, p. 1-22.
 24. Nous ne dirons jamais assez l'importance des dites sociétés dans ce qu'il est convenu d'appeler l'expatriation du mouvement scientifique européen vers les colonies. L'expression célèbre de la « Plus Grande France » a été lancée en 1903 par la Société géographique de Marseille. Cf. Lejeune, D., *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au 19^{ème} siècle*, Paris, Albin Michel, 1993.
 25. Thomazi, A., *La conquête de l'Indochine*, Paris, Payot, 1934.
 26. Taboulet, G., *La geste française en Indochine, Histoire par les textes de la France en Indochine, des origines à 1914*, Paris, A. Maisonneuve, 1956.
 27. Barquissau, Raph., *L'Asie française et ses écrivains (Indochine-Inde)*, Paris, Jean Vigneau, 1947.
 28. Hocquard, Ed., *Une campagne au Tonkin*, Paris, Hachette, 1892 ; Arléa, 1999.
 29. Pavie, A. – *Mission Pavie Indochine*, Paris, A. Larose, 7 volumes, 1898 ; *A la Conquête des cœurs*, Paris, Bossard, 1921 ; *Contes du Cambodge*, Paris, Editions Leroux, 1921.
 30. Bouillevaux, Ch.-Em., *l'Annam et le Cambodge. Voyage et notices historiques*, Paris, Victor Palmé, 1874.
 31. Lévi-Strauss, Cl., *Race et histoire*, Paris, Editions Gonthier, 1971 ; Lire p. 69-85 et la *Postface* de Pouillon, J., p. 91-127.
 32. Segalen, V., *Oeuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, Coll. Bouquins, 2 Volumes, 1997.
 33. Candier, Aurore., *L'Empire des sciences entre l'Inde et la Chine, l'Ecole Française d'Extrême-Orient en Birmanie*, in *Revue Péninsulaire*, N° 42 – *Nouvelle Revue*, Paris, Etudes orientales, Olizane, 2001.
 34. Mauchamp, B., *Regards sur l'Indochine (1850-1890). Approche épistémologique et méthodologique : histoire, littérature, sémiologie – Récits de voyage et photographes*, Mémoire d'histoire de Maîtrise, sous la direction du professeur Féray, Université de Nice-Sophia Antipolis, Septembre 2002.
 35. Mouhot, H., *Voyage dans les Royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine*, Paris, Hachette, 1868 ; Genève, Olizane, 1989.
 36. Carné – L. de, *Voyages en Indo-Chine et dans l'Empire chinois*, Paris, Editions Dentu, 1872.
 37. Harmand, J., *Parmi les sauvages du Laos et de Bassac à Hué, Carnet de voyages réunis dans l'Homme du Mékong*, Paris, Phébus, 1987, réédition.
 38. Branda, P., *Ca et là. Cochinchine et Cambodge. L'Ame khmère – Angkor*, Paris, Librairie Fischbacher, 1887, 2^{ème} édition.
 39. Monnier, M., *Le Tour d'Asie. Tome I : Cochinchine, Annam, Tonkin*, Paris, Plon, 1899.
 40. Todorov, Tzv., *Nous et les autres, 'l'Exotique'*, ch. 4, Paris, Le Seuil, 1989.
 41. Singaravelou, P., *l'Ecole française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges (1898-1956)*, Paris, l'Harmattan, 1999.
 42. Girardet, R., *L'Idéologie coloniale en France, de 1871 à 1962*, Paris, La Table Ronde, 1972.
 43. Féray, P.-Rd., *Le principe moderne de la nationalité vietnamienne, le choc-dialogue des années 1890-1920*, in *Revue CHETOM*, Fréjus, 1997.
 44. Doumer, P., *L'Indochine française*, Paris, Editions Vuibert et Nony, 1906.
 45. *Ibid.*
 46. Féray, P.-Rd., *Le Vietnam au 20ème siècle*, Paris, P.U.F., Coll. Sup L'historien, 1979.
 47. Duroiselle, Ch., *Report on Archeological Work in Burma*, Rangoon, Government Press, 1915
 48. d'Ainval, Ch., *Les belle heures...*, op. cité.

49. Sainteny, J., *Histoire d'une paix manquée. Indochine 1945-1947*. Paris, Amiot-Dumont, 1953.
50. Hougron, J., *La terre barbare*, Paris, Del Duca, 1958.
51. Brunshwig, H., *La colonisation française*, Paris, Calmann-Lévy, Coll. Dirigée par Raymond Aron, 1949.
52. *Ibid.*
53. Le Lan, V., *Essai sur la littérature coloniale*, Cahier Indochinois, Hanoi, 1907.
54. Purjaniscle, E., *Les thèmes de la littérature coloniale*, Pages indochinoises, Hanoi, 1925 ; *Philoxène ou la Littérature coloniale*, Paris, Firmin Didot, 1931.
55. Lebel, R., *Histoire de la littérature coloniale*, Paris, Larose, 1931.
56. Malleret, L., *L'Exotisme indochinois dans la littérature française depuis 1860*, Paris, Larose, 1934. (Publication de thèse doctorale).
57. Leblond, M.A., *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, Paris, Rasmussen, 1926.
58. Laude, P., *Exotisme Indochinois et Poésie. Etude sur l'œuvre poétique d'Alfred Droin, Jeanne Leuba et Albert de Pourville*, Paris, Sudestisie, 1990.
59. Cf. notre « Préface » à : *Littératures de la ...*, *op. cité.*
60. Copin, H., *L'Indochine des romans*, Paris, Editions Kailash, 2000.
61. Filliozat, J., *L'Orientalisme - les Sciences humaines*, Conférence au Collège de France, 1951.
62. Lévi, S., *Les études orientales, leurs leçons, leurs résultats*, in Annales du Musée Guimet, Bibliothèque de Vulg., t. XXXVI, 1972, p. 175 et suiv.
Commentaires : Sylvain Lévy, véritable mystique de l'Orientalisme, initia ses collègues de l'E.F.E.O. au « Comparatisme linguistique », lequel en s'élargissant, prit la dimension d'une véritable philosophie de la recherche, épistémologie et méthodologie confondues. Toutefois, il semble que ce soit Henri Maspéro, qui, le premier l'appliqua dans le « Haut Tonkin » sur les populations de parlers T'ai ou de dialectes Muong (au Nghê-an). Par approche linguistique comparée, il établit son célèbre système à « clavier » consistant d'un dialecte ou d'un parler à retrouver ses sources linguistiques proches, puis éloignées et de souche en souche à remonter à son aire originelle linguistique. Après le « clavier indochinois » de Maspéro, il y eut un « clavier sino-mongole-turc » de Pelliot ; un « clavier sanskrit-pâli-vieux khmer » dit clavier cambodgien de Coedes ; un clavier de R. Stein : « chinois-japonais-vietnamien-tibétain », etc.
63. Collectif, *Cinquante ans d'Orientalisme français*, Numéro spécial du Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises, - B.S.E.I., Paris – B.S.E.I., Tome XXVI, N° 4 – 4^{ème} trimestre 1951. Titre abrégé : *Cinquantenaire*.
64. *Opus cité.*
65. De Gaulle, Ch. – Général, *Le Fil de l'épée et autres récits*, Paris, Plon, 1994.
66. Groslier, B.-Ph., *Introduction au Cinquantenaire...*, *op. cité.*
67. Lévi, S., *Les études orientales...*, *op. cité.*
68. Coedes, G., *Etudes indochinoises*, in *Cinquantenaire...*, *op. cité.*
69. Filliozat, J., *L'Orientalisme...*, Discours cité.
70. Nguyễn Van Phong, *La société vietnamienne de 1882 à 1902, d'après les écrits des auteurs français*, Paris, P.U.F., 1971 ; Cf. Ajalbert J. *L'Indochine par les Français*, Paris, Gallimard, Col. Les documents bleus, 1931.
71. Féray, P.-Rd., *L'AAVH, NAAVH – Un passé chargé d'avenir*, in Numéro spécial de la Lettre de la Nouvelle Association des Amis du Vieux-Hué, Biscarosse, N°5, déc. 2000.
72. Il s'agit de deux mouvements : le premier se déroulant le 10 février 1930 déclenché par le soulèvement de la garnison de *Yen Bay*, impulsé par des éléments nationalistes et qui ne dura que quelques jours ; le second d'ampleur sociale considérable – « les *Xo-Viets du Nghê Tinh* » - fut conduit et contrôlé par les communistes : il démarra à Vinh le 12 septembre 1930 pour s'achever en août 1931. Ces deux insurrections furent sauvagement réprimées par les troupes coloniales.
73. Langlois, G. Walter, *André Malraux – l'aventure indochinoise*, Paris, Mercure de France, 1967. A ce jour l'ouvrage reste encore le plus complet concernant cette période de la vie d'André Malraux.
74. Robequain, Ch., *Etudes géographiques*, in B. S. E. I., N° 4, 1951, *op. cité.*
75. Féray, P.-Rd., *Un passé chargé d'avenir...*, *op. cité.*

76. Dorgeles, R., *Sur la route mandarine*, Paris, Albin Michel, 1925. Du même auteur, un roman : *Partir*, Paris, Albin Michel, 1926.
77. Viollis, A., *Indochine, SOS*, Préface d'André Malraux, Paris, Gallimard, 1935.
78. Werth, L., *Cochinchine*, Paris, Rieder et Cie, 1926 ; réédition en 1999.
79. Daguerches, H., *Le kilomètre 83*, Paris, Calmann-Lévy, 1913 – réédition Kailash.
80. Monet, P., *Les Jauniers, histoire vraie*, Paris, Gallimard, Coll. Les documents bleus, 1930.
81. Roubaud, L., *Vietnam*, Paris, Librairie Valois, Enquêtes, 1931.
82. Coedes, G., *Cinquantenaire...*, article cité.
83. Filliozat, J., *Cinquantenaire...*, article cité.
84. Leroi-Gourhan, A., *Etudes Ethnologiques*, Paris, B.S.E.I., N° 4 – 4^{ème} trimestre 1951. P. 349-360.
85. Lévi, S. *Les études orientales...*, article cité.
86. Lévi-Strauss, C., *Race et Histoire*, op. cité.
87. Sur cinquante ans d'existence l'E.F.E.O. a été le théâtre de « disputes scientifiques » mémorables, lesquels affrontements pouvaient se dérouler sur des années. Nous ne parlons pas naturellement des interminables et permanentes critiques de textes, mais de débats profonds par exemple de datation relative à la « chronologie d'Angkor » et qui opposa Philippe Stern à Georges Coedes et dont le résultat devait aboutir à une datation fort rigoureuse de l'histoire d'Angkor et par conséquent des Temples. Autre exemple qui vit Henri Maspero démontrer, dans un compte rendu critique impitoyable, la thèse soutenue par Aurousseau – qui avançait contre toute logique que les Proto-Viêt étaient venus des bouches du Yang-tseu - consécutive aux origines du peuple Viêt, etc. La « Civilisation dongsonienne » défendue avec acharnement par l'orientaliste le plus original de l'Ecole, le Franco-Russe, le Prince Goloubew donna lieu à de multiples épisodes d'interruption des « fouilles », car Goloubew avait l'habitude, en bon archéologue, de vérifier sur « le terrain » ses analyses : « Je me dois écrivait-il à un de ses amis, de mourir sur un champ de fouille, dans la brousse indochinoise . » Etc.
88. Grousset, R., *Figures d'Orientalistes*, B.S.E.I., Tome XXVI, N°4, 1951.
Article-discours de René Grousset, alors Membre de l'Académie Française, Conservateur en Chef du Musée Guimet, Président de l'Amicale de l'E.F.E.O., qui tourne vite à l'apologétique des chercheurs français en Asie. Grousset lui-même n'était pas n'importe qui, dont l'érudition immense lui venait de deux à trois disciplines qu'il maîtrisait parfaitement : histoire, anthropologie, histoire des religions, des arts, philosophie, spécialiste des mondes chinois comme indiens. L'influence de Grousset sur Malraux fut très importante concernant sa vision de l'art et de ses rapports à la religion. Par ailleurs, les Pelliot, Maspero, Goloubew, Foucher, Groslier, Marchal, Parmentier, Przyluski, Finot, Lévy (Paul), Mus, Gaspardonne, Huard, Durand, etc., non seulement ont été des savants accomplis mais dans la vie, ils étaient des personnages hors du commun. On raconte sur Pelliot des histoires telles qu'elles feraient de lui l'ancêtre de l'Archéologue (Harrison Ford) de *l'Arche perdue*. Un des derniers venus, Paul Mus, par sa méthode nouvelle consacrée à la « critique archéologique des textes », avait quasiment renouvelé « toute l'histoire du bouddhisme et de l'archéologie bouddhique ». L'Université de Yale s'attacha vite ses services si bien que Mus enseignait à Hanoi, à Yale et à Paris au Collège de France. Ces grandes « Figures » ont contribué pour beaucoup, fût-ce en cercle relativement restreint, à la réputation scientifique de l'Orientalisme français. Il n'est pas exagéré de parler d'épopée scientifique, naturellement, dans ce champ d'études asiatiques.
89. Isoart, P., *Les Etats de l'Asie du Sud-Est*, op. cité.
90. Giap, V.N.- Général, *Mémoires, 1946-1954, Tome I : La résistance encerclée*, Paris, Anako Editions, Coll. Grands témoins, 2003.
91. Salan, R. – Général, *Mémoires. Fin d'un Empire, le Viet-Minh mon adversaire*, Paris, Presses de la Cité, 1971 ; *L'Indochine rouge*, Paris, Presses de la Cité, 1975.
92. Féray, P.-Rd., *Le Vietnam au 20ème siècle*, op. cité.
93. Mus, P., *Sociologie d'une guerre*, Paris, Le Seuil, 1952.
94. Condominas, L. *Exotique est quotidien*, Paris, Plon, Coll. Terre humaine, 1965.
95. Gourou, P., *Les paysans du delta tonkinois*, Paris, A. Colin, 1936.
96. Devillers, Ph., *Histoire du Vietnam, de 1940 à nos jours*, Paris, Le Seuil, 1952.

97. Devillers, Ph. & Lacouture, J., *La fin d'une guerre – Indochine 1954*, Paris, Le Seuil, 1960.
98. Catroux, D., *Deux actes du drame indochinois, Hanoi : juin 1940, Dien Bien Phu, mars-mai 1954*, Paris, Plon, 1959.
99. Chesneaux, J., *Contribution à l'histoire de la nation vietnamienne*, Paris, Editions sociales, 1955.
100. Lê Thanh Khoi, *Le Vietnam, histoire et civilisation*, Paris, Minuit, 1955.
101. Fall, B., *Le Viêt-Minh*, Préface de Paul Mus, Paris, Armand Colin, 1960.
102. Rocolle, P. – Colonel, *Pourquoi Dien Bien Phu ?*, Paris, Flammarion, Coll. L'Histoire, 1968.
103. Ruscio, A., *La première guerre d'Indochine (1945-1954), bibliographie*, Paris, L'Harmattan, 1987. On lira aussi : *Nous et Moi, grandeurs et servitudes communistes*, Paris, Editions Tirésias, 2003.
104. Bodard, L., *La Guerre d'Indochine*, 5 Volumes : 1. *L'Enlèvement* ; 2. *L'Illusion* ; 3. *L'Humiliation* ; 4. *L'Aventure* ; *L'Épuisement*, Paris, Gallimard, 1963-1967.
105. **France-Asie** : *Revue de culture et de synthèse franco-asiatique*, fondée en 1950 à Saigon par René de Berval. Revue à la fois scientifique, documentaire et littéraire.
106. Chaffard, G., *Les deux guerres du Vietnam, de Valluy à Westmoreland*, Paris, La Table Ronde, 1969.
107. Franchini, Ph., *Les guerres d'Indochine*, Paris, Pygmalion, 1989.
108. Chanda, N., *Les frères ennemis. La Péninsule indochinoise après Saigon*, Préface de Lacouture, J., Paris, Revue du CNRS, Coll. Ligne du Pacifique, 1987.
109. Fourniau, Ch., Figuières L., *Hô-Chi-Minh, notre camarade*, Paris, Editions sociales, 1970.
110. Riffaud, Mad., *De votre envoyée spéciale*, Préface d'Eluard Paul, Paris, Les Editeurs Français Réunis, 1964.
111. Rousset, P. *Communisme et Nationalisme vietnamien. Le Vietnam entre les deux guerres mondiales.*, Paris, Galilée, 1978.
112. Ponchaud, F., *Le Cambodge, année zéro*, Paris, Julliard, 1977.
113. Sihanouk, N – Sa Majesté, *Chroniques de guerre et... d'espoir*, Préface de Brissé G., Paris, Hachette/Stock, 1979.
114. Meyer, Ch., *Derrière le sourire Khmer*, Paris, Plon, 1971.
115. Raffaëlli, J., *Hanoi, Capitale de la survie*, Paris, Grasset, 1967.
116. Pomonti, J.-Cl., *La rage d'être vietnamien*, Paris, Le Seuil, Coll. L'Histoire immédiate, 1974.
117. Danois-Maricq, J., *Envoyé spécial au Vietnam*, Bruxelles, Pierre Demeyère, 1968.
118. Dournes, J., *Coordonnées : Structures Jörai familiales et sociales*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1972.
119. Chateaubriand, F.- R. de, *Mémoires d'Outre-Tombe*, 4 Vol., Livres XV à XXIV, Lausanne, Éditions de Rencontre, 1968.
120. Ruscio, A. – sous la Direction de, *La Guerre « française » d'Indochine (1945-1954) – Les sources de la Connaissance* [Bibliographie, Filmographie, Documents divers], Paris, les Indes savantes, 2002, 1176 p.
121. Gras, Y. – Général, *Histoire de la Guerre d'Indochine*, Paris, Plon, 1979.
122. Giap, V.N.- Général, *Mémoires*, opus cité.
123. Roy, J. – Colonel, *La Bataille de Dien Bien Phu*, Paris, Julliard, 1963.
124. Bruge, R., *Les Hommes de Dien Bien Phu*, Paris, Perrin, 2000.
125. Bergot, E., *Les 170 jours de Dien Bien Phu*, Paris, Les Presses de la Cité, 1979.
126. Langlais, P. *Dien Bien Phu*, Paris, France-Empire, 1963.
127. Bigeard, M., *Pour une parcelle de gloire*, Paris, Plon, 1975.
128. Génin, H., *Ils racontent Dien Bien Phu*, Mémoire d'histoire, DEA, sous la direction du professeur Féray, Université de Nice-Sophia Antipolis, 2002, 550 p.
129. Saint-Marc, H. – de, *Mémoires, les champs de braises*, avec la collaboration de Laurent Beccaria, Paris, Perrin, 1995.
130. Tham Langlet, Mme, *Le Vietnam d'après 1945*, in « Rêver l'Asie, Exotisme et littérature coloniale », Paris, EHESS, CNRS, 1993.
131. Lartéguy, J., *Le Mal jaune*, Paris, Presses de la Cité, 1989.
132. Se reporter surtout au Téléfilm diffusé par TF1, scénario, adaptation et dialogue de Daniel Saint-Hamont.

133. Nous avons, par comparaison, relu l'ouvrage de Jean-Pierre Vernant sur la notion de mythe chez les Grecs : *Les origines de la pensée grecque*, Paris, P.U.F., Coll. Quadrige, 2002, 9^{ème} édition.
134. Tauriac, M., *Jade*, Paris, La Table Ronde, 1986.
135. Courtade, P. *La rivière noire*, Paris, Editeurs Français Réunis, 1953.
136. Hougron, J., *La nuit indochinoise*, Paris, in Oeuvres complètes, Robert Laffont, Coll. Bouquins, 1989.
137. Lefèvre, K. *La métisse blanche*, Paris, B. Barrault, 1989.
138. Franchini, Ph., *Métis*, Paris, Jacques Bertoin, 1993.
139. Duras, M., *Un barrage contre le Pacifique*, Paris, Gallimard, 1950 ; *L'Amant*, Paris, Minuit, 1984 [Prix Goncourt] ; Orsenna, E., *L'Exposition coloniale*, Paris, Le Seuil, 1988 [Prix Goncourt] ; Schoendoerffer, P. *La 317^{ème} Section*, Paris, Table Ronde, 1963 ; *L'Adieu au Roi*, Paris, Grasset, 1969.
140. Loti, P., *Le Pèlerin d'Angkor*, Paris, Calmann-Lévy, 1912.
141. Nguyễn Long, P., *La montagne des Parfums. Une saga indochinoise*. Récit recueilli par Georges Walter. Paris, Laffont, 1996.
142. Féray, Y., *Dix Mille Printemps*, Paris, Editions Julliard, 1989 – Livre poche : 2 Vol., Arles, Philippe Picquier, 1996 ; *Monsieur le Paresseux*, Paris, Robert Laffont, 2000.
143. Malraux, A., *La Tentation de l'Occident*, Paris, Grasset, 1926 : « Celui qui regarde trop longtemps les songes devient semblable à son ombre » ; « Comment me trouverai-je sinon en vous regardant ? ».
144. Rémond, R., *La République souveraine, la vie politique en France 1879-1939*, Paris, Arthème Fayard, 2002 ; Cf. chapitre XVI, p. 391 et suiv.
-